

## LES FEMMES FRANÇAISES

PENDANT L'ÉMIGRATION



Il y a tout juste cent ans, la société française était emportée par une tempête dont ce n'est point ici le lieu d'apprécier les conséquences et les causes. Un monde nouveau s'édifiait sur les ruines de l'ancien, au prix de combien de deuils, de sang et de sacrifices ! De ces derniers, et aussi de cet héroïsme né des épreuves, dont purent s'honorer à cette époque les vaincus de la Révolution, les femmes eurent leur large part, soit qu'elles restassent en France, soit qu'elles prissent le chemin de l'exil. Il est souvent plus difficile de vivre que de mourir ; les émigrées de Hambourg et de Londres regrettèrent plus d'une fois peut-être de n'avoir pas bravé les prisons de Paris. Mais, en étudiant les biographies nombreuses, les documents si complets rassemblés sur cette époque, ce qui frappe, avant tout, c'est le courage, l'énergie avec lesquels ces femmes délicates, ces grandes dames, subirent le brusque passage de la fortune à la misère, et surent rester dignes d'elles-mêmes dans les situations les plus dures. C'est un noble exemple que nous a légué cette génération déjà lointaine, et celle d'aujourd'hui, même au bout d'un siècle, peut utilement le recueillir et le méditer : si de pareils bouleversements sociaux sont rares dans l'histoire, toute existence privée peut avoir les siens.

### I

Qu'on se représente, en effet, ce monde brillant, parfois frivole, du XVIII<sup>e</sup> siècle, jeté brusquement en pleine tragédie et, du jour au lendemain, dès 1790, voyant les paysans soulevés répondre par le pillage et l'incendie des châteaux aux premières émeutes parisiennes. Il faut fuir, et d'une fuite si prompte que souvent on ne peut rien emporter avec soi. Même quand on exécute un projet médité à l'avance, on croit partir pour quelques mois à peine. Une crise si



extraordinaire ne saurait se prolonger. On laisse ses fonds à son homme d'affaires ; M<sup>me</sup> de Montagu dit à sa sœur qu'elle n'emporte pas ses diamants, car elle ne va pas à une fête. « Raison de plus ! » répond tristement celle-ci. Et ces bijoux, pris à la dernière heure, deviendront bientôt le pain quotidien.

Pour beaucoup, les premiers départs à la suite des frères du roi, ce qu'on a pu nommer l'émigration joyeuse, apparaissent comme un simple voyage de plaisir. Nul ne songe à ménager des ressources déjà insuffisantes. M<sup>me</sup> de Lâgé, qui accompagne la princesse de Lamballe, dépeint dans ses lettres cette vie de Coblenz où l'électeur-évêque de Trèves et sa sœur, la plaisante princesse Cunégonde, ouvrent aux émigrés l'hospitalité de leur petite cour ; là où on se réunit comme à Versailles. A la lueur des événements accomplis, nous avons peine à comprendre ces jeunes femmes qui ne rêvent que fêtes et jeu effréné, qui ont entraîné à leur suite M<sup>me</sup> Bertin, la célèbre modiste, laquelle leur vend très cher ses chefs-d'œuvre. Mais cette même Etienne de Lâgé, si folle, si gaie, saura, quand sa princesse aura été retrouver la famille royale pour en partager le sort, traverser elle-même toute la France, avec une insouciance étonnante des dangers à braver, afin de revoir sa mère mourante. Les natures les plus légères étaient ainsi transformées, et l'on voyait se développer en elles des facultés d'héroïsme que nul n'aurait soupçonnées.

Cependant, la Révolution marche ; nous sommes en 1792 ; l'émigration est devenue une nécessité. C'est la proscription qu'il s'agit de fuir. En même temps, elle est difficile et dangereuse. Pour avoir un passeport, pour franchir la frontière belge ou suisse, pour obtenir d'un batelier qu'il vous transporte sur la côte anglaise, il faut prodiguer l'or devenu rare. Des mères, suivies parfois d'une servante fidèle, emmènent de tout jeunes enfants ; le mari est resté ou a dû prendre une autre route. Lord Malmesbury se promène sur la jetée de Brighton ; un pêcheur saute d'une barque et lui tend un enfant de quelques mois ; la mère n'a pu s'échapper : c'est la comtesse de Noailles. L'Anglais, intéressé, lui envoie de l'argent et elle arrive à son tour. Des gentilshommes vont à pied, conduisant leur femme sur un âne. Ce que cette époque suscitera de dévouement est incalculable. Des contrebandiers, des paysannes s'exposent pour guider les fugitifs ; telle la Jeanne-Claude, à qui l'évêque de Fribourg a concédé le périlleux honneur de porter sur elle, ux mourants, l'Hostie proscrite.

Enfin, les périls sont surmontés, la frontière atteinte : on est à l'abri. Cette tranquillité sera courte. La marche victorieuse des armées

républicaines force l'émigration refoulée à fuir aussi loin que la terre veut la porter. Des épisodes plaisants traversent ces fuites tragiques. M<sup>me</sup> de Guiche et quelques amies, réfugiées au-delà du Rhin, passent la nuit dans un abattoir et essaient de dormir sur la paille. On frappe de grands coups à la porte ; elles voient entrer M<sup>me</sup> de Calonne « parée, fardée, poudrée, belle robe à queue, paniers, souliers à talons ».

— Où sont les appartements ? Que vois-je ? Mes laquais ! Des pendus à la muraille !

Et, se retournant, les dormeuses aperçoivent, à la lueur des torches, vingt-quatre moutons écorchés, ce qui achève la scène en éclats de rire.

Pour avoir une charrette, on cède diamants et dentelles ; des dames en falbalas mènent par la bride l'âne ou le cheval qui porte leurs bagages. Quelques femmes, comme M<sup>me</sup> de la Houssaie, déguisées en hommes, se battent aux côtés de leur mari dans l'armée de Condé.

Repoussés de Cologne, chassés de Bâle, forcés d'évacuer la Belgique hospitalière, le flot des émigrés remonte vers Hambourg qui, avec Londres, deviendra un de leurs principaux centres. Là, on trouve M<sup>me</sup> de Flahaut, qui compose pour vivre ses jolis romans ; M<sup>me</sup> de Genlis, cherchant, elle aussi, à utiliser sa célébrité et recueillant sur le vif les matériaux dont elle fera ses *Petits Emigrés*, qui ont encore amusé l'enfance de nos mères. Elle a rêvé de devenir femme de charge d'un tranquille château d'Allemagne : « Je m'asseoirais, j'aurais du repos ». Une seule chose l'embarrassait : sa harpe, dont elle ne voulait pas se séparer.

Heureuses celles qui n'avaient que ce souci un peu prétentieux ; heureuses aussi celles qui, comme M<sup>me</sup> de Raigecourt, la gracieuse amie de Madame Elisabeth, ont, dès le début, trouvé un asile perdu au fond des bois du Luxembourg, où elles laissent passer l'orage. Combien, errantes, désespérées, ne savent que devenir ? « M<sup>mes</sup> d'Argouges et de Talmont sont « arrivées à Lausanne en sabots, sans linge, « juchées sur des tonneaux dans une charrette, écrit la marquise Costa de Beauregard ; « cela m'a fait pleurer. M<sup>me</sup> de Talmont m'a « priée de lui procurer du travail ; elles sont « éclairées par des bouts de chandelle qu'elles « touchent et arrangent avec plus de courage « que moi. » C'est que tout ce monde tenait à l'honneur de ne pas sembler atteint par les privations matérielles : c'était comme un signe de bonne compagnie. D'ailleurs, les préoccupations vulgaires s'effacent devant les grandes douleurs, et que devait-il se passer dans l'âme de ces femmes, suivant de loin avec angoisse les événements de France ?



Cependant, il faut vivre et songer aux besoins de chaque jour; mais l'expérience manque et parfois le sens pratique. L'une d'elles veut blanchir son linge et gâche le savon. La marquise de Gaucourt, dont le mari gagne quelques florins comme teneur de livres, apprend qu'il a invité des amis à dîner, court acheter des fleurs à profusion et s'aperçoit qu'il ne lui reste rien pour le repas.

Néanmoins, la pauvreté est une sévère maîtresse. Quand on ne peut plus faire venir d'argent de France, chaque envoi pouvant coûter une vie, on cherche à se procurer des ressources. Pas de métier si dur, de besogne si répugnante, qui rebute, surtout lorsqu'on ne travaille pas pour soi seule. M<sup>lle</sup> de Montmorency se fait porteuse d'eau pour nourrir sa mère malade; M<sup>me</sup> de Sécillon se fait maîtresse de danse; d'autres enseignent le clavessin, le français, qu'elles savent d'intuition plutôt que par règles. Quelques-unes ouvrent des magasins ou des écoles. La marquise de Rochechouart, qui a eu un million de dot, réfugiée à Altona, fabrique des cartonnages et des chapeaux de paille, que son plus jeune fils, le futur général, colporte, en subissant plus d'une rebuffade. Quand il ne rapporte rien, on attend pour manger le souper de la marquise de Bouillé qui, avec les débris de sa fortune, offre chaque soir à son cercle d'amis une table bien frugale. Sa force morale doublant sa force physique, M<sup>me</sup> de Rochechouart, tout en travaillant, cause avec ses deux fils, leur conte les histoires de l'ancienne cour, leur donne le goût « des bonnes manières et de la bonne compagnie ».

Les épreuves communes avaient resserré les liens d'amitié et de famille; on s'entraidait de sa bourse ou de ses services et, chose singulière au milieu de tant de misères, la vieille gaieté française résistait, devenait, comme le déclare Chateaubriand, une vertu : « J'ai assez fait la marchande, je vais faire la dame », disait-on, au bout de sa journée. C'était, en effet, un rôle, un dédoublement de personnalité qu'on acceptait, mais sans s'y donner, et ce mot ouvre un jour sur ces natures d'élite, qui savaient se soustraire moralement à l'épreuve, tout en la subissant. Chez beaucoup, le soutien sera leur foi religieuse; chez quelques-unes, auxquelles manque ce secours, ce sera seulement le respect d'elles-mêmes et l'influence saine et forte du travail et du pain gagné.

Dans l'aristocratique Angleterre, la sympathie pour les émigrés avait été, dès le début, très vive; elle se doublait de l'émotion qu'apportait chacun des pas en avant faits par la Révolution. La société de Londres s'empressa d'organiser des secours : Lady Sheffield fonda, pour les Français abandonnés, un hôpital où

elle les soignait elle-même; elle mourut d'un mal contracté à leur chevet. La duchesse d'York, au récit de misères navrantes, organisa un comité de femmes pour venir en aide aux Françaises émigrées; on rassembla un fond de secours, on ouvrit un bazar alimenté d'objets fabriqués par elles. Celles qui obtenaient des commandes partageaient leur bonne chance avec leurs amies. Le salaire montait à deux sous par heure, « quand on ne parlait pas trop ». La marquise de Buckingham avait créé un vaste magasin de travaux de femmes, qui n'employait que des émigrées. « Nous travaillons dix heures par jour pour notre pain, écrit l'une d'elles, mais le soir, nous nous réunissons pour causer, danser. Nous sommes jalouses de celles dont les ouvrages se vendent le mieux et nous restons toujours pleines de gaieté. » Cette gaieté vaillante se trempait souvent de larmes; mais on pleurait sur les morts et les absents, jamais sur soi-même.

L'abbé Caron, un prêtre de la race des saint Vincent de Paul, chassé de Rennes, avait transféré à Londres ses établissements charitables. Les prêtres proscrits pour leur foi, — et Dieu sait s'il y en avait de malheureux! — lui appartenaient; pour eux, il avait fondé un hospice et, à côté, une école gratuite destinée aux enfants des émigrés. Ses infirmiers étaient des gentilshommes; ses maîtresses d'école, M<sup>lles</sup> de Kersalio, de Landal, de Cornulier, et bien d'autres.

La charité est du reste la passion des émigrés; ils semblent, dans ce malheur commun, ne former qu'une seule famille; et ce sont eux encore les plus secourables pour leurs compagnons d'infortune. La femme qui conserve quelques écus pour acheter une robe, chargera délicatement un ami de lui en procurer une « de rencontre, car elle sait qu'il connaît plusieurs personnes qui peuvent avoir du taffetas à vendre ». La comtesse de Pont, qui a eu l'heureuse idée de placer toute sa fortune à l'étranger, remplit son château, près de Constance, d'ecclésiastiques qu'elle fait vivre. M<sup>me</sup> de Maldeghem, à Bruxelles, paye un traiteur pour nourrir à bas prix les émigrés qui l'ignorent. Après sa mort, on trouve des diamants faux dans ses écrins et une lettre attestant pourquoi elle avait vendu les siens.

## II

Quelques figures détachées de ce tableau général en accentueront peut-être l'intérêt.

La duchesse de Gontaut, qui, à quatre-vingts ans, avait gardé l'intelligence et la mémoire tellement vives qu'elle put écrire pour ses



petits-enfants ses intéressants Mémoires, où elle apparaît si « grande dame » du passé, était toute jeune fille lorsqu'elle suivit à Coblenz sa mère, la comtesse de Montault-Navailles. Celle-ci, profondément dévouée à la famille royale, mit en partant, à la disposition du roi, la dot de sa fille, déposée chez le banquier de la cour. Elle tenta de rentrer en France à la suite de l'armée des princes, se trouva, avec beaucoup d'autres femmes, enveloppée dans la retraite qui suivit Valmy, traversa le Rhin sous les bombes et, en charrette, gagna péniblement Rotterdam. L'hiver approchait; la ville, coupée de ses canaux débordés, avait un aspect lugubre; la mère et la fille ne pouvaient sortir de leur petite maison que par la fenêtre. M<sup>me</sup> de Montault sentit la nécessité de soutenir le courage de sa mère accablée. Un négociant, à qui elles avaient été recommandées, lui suggéra d'apprendre à peindre sur pierre et sur ivoire. Dès lors, l'avenir lui parut moins sombre. L'Angleterre offrant un asile meilleur, elle y entraîna sa mère, et, aussitôt arrivées, toutes deux sentirent, aux égards des agents du gouvernement, qu'elles allaient trouver aide et sympathie. Un protecteur dévoué ne leur avait pas manqué, du reste, pendant ce voyage et, à présent, il les initiait à la vie de Londres, à ces trottoirs auxquels les Français ne pouvaient s'accoutumer, préférant marcher au milieu de la rue, au risque d'être écrasés. Le protecteur était le vicomte de Gontaut, fiancé de la jeune fille, tristes fiançailles, conclues en exil, et dont l'accomplissement avait été renvoyé après le retour en France. Mais, devant cette affection éprouvée par la séparation et l'épreuve, la comtesse de Montault consentit au mariage immédiat, et ce fut un rayon de soleil à travers ces existences sombres que cette union heureuse, bénie par un prêtre et devant des témoins exilés. Dans un frais cottage de la campagne anglaise, M. de Gontaut installa sa jeune femme, avec une seule servante. Leur pauvreté honorable n'empêcha pas l'aristocratie des environs de leur faire un accueil empressé; M<sup>me</sup> de Gontaut y noua, entr'autres avec les filles du duc de Portland, une amitié de toute la vie.

Leurs personnes, les nombreux équipages qui s'arrêtaient devant leur maisonnette, excitaient la curiosité du voisinage; on cherchait, le soir, à distinguer, derrière les jalousies, la noble et triste figure de la mère, la charmante tête de la jeune femme, toujours penchée sur son chevalet, car elle n'avait pas abandonné ses pinceaux. La mode était aux camées, aux miniatures; M<sup>me</sup> de Gontaut peignait force amours et nymphes, qui avaient du succès; son mari travaillait près d'elle,

préférant les sujets comiques, dont il riait le premier. M<sup>me</sup> de Montault faisait de la frivolité ou de la tapisserie. « Nos amis, écrit M<sup>me</sup> de Gontaut, eussent été heureux de nous recevoir, mais, malgré notre reconnaissance, ils ne purent vaincre notre discrète fierté. »

Deux filles jumelles étaient venues réjouir ce modeste et calme intérieur. M<sup>me</sup> de Gontaut sentait le besoin d'augmenter les ressources de son ménage. N'étant pas, vu son âge, portée sur la liste des émigrés, elle arracha, en 1796, à son mari la permission de passer en France, une fois la Terreur un peu apaisée par la mort de Robespierre, afin d'y rassembler les débris de leur fortune. Sous le nom de M<sup>me</sup> François, marchande de dentelle, elle franchit le détroit, et se voit arrêtée dès Calais :

— Qui t'a donné ce passe-port ? lui demande l'employé, empanaché, ceinturé de tricolore, qui l'interroge.

— Mon mari.

— Que fait-il à Douvres ?

— Il m'attend.

— On dit que tu es une riche émigrée, la femme d'un Cordon bleu ?

— Je donne ma parole que je ne suis ni femme de Cordon bleu, ni riche. Voici toute ma fortune ! répond-elle, souriante, en montrant sa petite valise.

En réalité, on la prend pour une autre, dont le passage a été signalé, et que son arrestation sauve. Trois semaines durant, elle est retenue à Calais, prisonnière dans son auberge, gardée presque à vue. L'Américain Fulton, l'inventeur des bateaux à vapeur, dont elle a fait la connaissance pendant la traversée, vient lui offrir de l'épouser pour la délivrer, ce qu'elle refuse en riant, malgré l'insistance de cet original, qui lui promet une fortune avec sa découverte. Enfin, on la relâche; elle se précipite à Paris, ne possédant plus qu'un écu. Le commissionnaire, qu'elle charge de ses lettres pour son beau-frère et sa grand-mère, revient lui dire qu'on a guillotiné tout le monde, puis vendu la maison, que personne n'y connaît les gens qu'elle demande. Seule, dans sa chambre misérable qu'envahit la nuit, la jeune femme s'affaisse, découragée, quand elle croit entendre la voix de son mari dans l'escalier. C'est le frère de ce dernier, qui lui reproche l'imprudence d'une pareille tentative. Il faut qu'on ignore sa présence à Paris, où les premiers émigrés rentrants sont sévèrement recherchés. Lui-même et sa famille, condamnés à mort, n'ont échappé qu'à grand-peine à la guillotine. M<sup>me</sup> de Gontaut retrouve aussi, à Fontainebleau, son aïeule maternelle, très vieillie, gardant au regard la trace des souffrances passées et de ces heures terribles où



elle attendait chaque jour dans la rue la charrette des condamnés, pour y reconnaître enfin son fils et son frère. Sa maison envahie, la vieille douairière s'était trouvée dans la rue. A travers ces souvenirs passe l'image d'un jeune officier corse dont on commence à parler, et que M<sup>me</sup> de Gontaut, tout enfant, a vu chez son père, quand il était élève à l'Ecole Militaire. Le soulèvement du 18 fructidor allait lui faire entendre de nouveau ce nom de Bonaparte, en l'obligeant à quitter brusquement Paris, après quelques mois de séjour, non sans avoir obtenu certains résultats de ce périlleux voyage.

Elle n'était pas rentrée depuis bien longtemps en Angleterre, lorsque son mari reçut une lettre pressante du comte d'Artois, l'invitant à venir partager la retraite que le gouvernement anglais lui assurait à Holyrood. M<sup>me</sup> de Gontaut entra ainsi dans l'intimité de la famille royale, car c'était une vie tout intime que celle de cette cour indigente. On organisait des comédies pour distraire le prince; elle y acceptait un rôle, mais ne pouvait rien apprendre par cœur, persistait à improviser, ce qui déconcertait la réplique, et divertissait le duc de Berry, organisateur de ces petites fêtes. Il jugea sans doute M<sup>me</sup> de Gontaut à un point de vue plus sérieux, et se souvint d'Holyrood, lorsque, des années plus tard, il la choisit pour lui confier ses enfants. Filleule du roi Louis XVIII, M<sup>me</sup> de Gontaut n'était rentrée en France que dans le cortège de son royal parrain. Gouvernante des Enfants de France, très pénétrée des devoirs et des droits de sa charge, elle fut une amie pour le jeune ménage du duc de Berry, assista aux derniers moments du prince assassiné, et se voua à ses deux orphelins, surtout à la future duchesse de Parme. Pour ne pas la quitter, elle reprit une seconde fois le dur chemin de l'exil, et ne revint près des siens que sa tâche terminée envers sa royale élève.

## III

Bien plus pénibles et plus cruelles furent les épreuves de M<sup>me</sup> de Saisseval, une sainte, qui devait consacrer la seconde moitié de sa vie aux œuvres de charité, et surtout aux enfants abandonnés, en souvenir peut-être de ce qu'elle avait souffert pour les siens.

Dame d'honneur de Mesdames, tantes du roi, elle avait d'abord émigré à Bruxelles, avec son mari, sa mère, M<sup>me</sup> de Lastic, et ses trois petites filles. Madame Victoire, apprenant la détresse de cette famille, leur envoya un collier de perles, dont le prix leur permit de passer en Angleterre. Ils y arrivèrent par une

neige épaisse; ne sachant pas la langue du pays, ils errèrent sans trouver de gîte. Un passant, ému, mit une pièce de monnaie dans la main d'une des fillettes, qui s'écria : « *Man, je puis dire maintenant que j'ai faim.* »

M<sup>me</sup> de Saisseval lutta vaillamment, et presque seule; sa mère, affaiblie par l'âge, ne pouvait lui être qu'un appui moral; son mari, devenu fou, avait dû être placé dans une maison de santé dont elle payait les mois à grand-peine. Il lui fallait gagner la vie de toute cette famille. Elle peignit des miniatures, fabriqua des chapeaux de paille, broda des robes d'organdi, qu'on lui payait une guinée. Un de ses amis, l'abbé Gautier, lui suggéra de les mettre dans des cartons ornés de rubans; le prix des robes tripla. Néanmoins, M<sup>me</sup> de Lastic écrivait : « *C'est un miracle que notre existence.* » Lady Jerningham, qui avait vu jadis M<sup>me</sup> de Saisseval à la cour de Louis XVI, se rappelant son talent pour la déclamation, eut l'idée généreuse de lui prêter son salon pour y dire des vers. Elle eut un grand succès; les billets se payèrent fort cher et ce fut une nouvelle ressource. Mais M<sup>me</sup> de Lastic tomba malade; comment payer un docteur? Le désespoir donna du courage à sa fille; elle se rendit chez le premier médecin de roi, et, sans lui cacher qu'elle ne possédait rien, le conjura de venir à leur aide. Son espoir ne devait pas être déçu; M<sup>me</sup> de Lastic fut soignée et sauvée par le dévouement de ce prince de la science.

Le charme de ces deux femmes était tel que les émigrés de Londres se groupaient naturellement autour d'elles. La plus grande pièce de leur humble logis était tour à tour un oratoire où des évêques proscrits disaient la messe, un atelier et, le soir, un salon où se réunissaient les plus grands noms de cette noblesse française, dont la résignation énergique étonnait les Anglais. Si pauvres fussent-elles, elles eurent toujours le cierge de cette première messe matinale, qui leur donnait des forces pour toute la journée; une seule fois, il fallut accepter les deux sous de l'évêque de Quimper. Tout le jour, on travaillait, appelant les amies à venir mettre la main aux commandes, lorsqu'elles étaient pressantes. M<sup>me</sup> de Lastic, trop âgée pour tirer l'aiguille, faisait la cuisine; des prêtres allaient aux provisions. Lorsque M<sup>me</sup> de Saisseval perdit son mari, en 1793, elle était si pauvre qu'elle et ses filles durent engager leurs robes de couleur pour acheter du deuil, et un ecclésiastique de leurs amis paya les frais d'enterrement.

A. CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)



# BIBLIOGRAPHIE

## Geneviève Delmas

PAR TH. BENTZON

C'est tout spécialement pour les jeunes filles de quinze à vingt ans, que l'auteur de tant de beaux romans a voulu écrire celui-ci, où l'on retrouve son talent élevé et délicat. Nous ne goûterons pas le plaisir des nombreuses lectrices de ces « mémoires d'une jeune fille laide », en leur racontant par quelles épreuves et aussi par quel travail intérieur Geneviève Delmas arrive à comprendre et à réaliser en elle-même « l'immortelle beauté de la bonté ». C'est une étude d'âme très sûre et très forte, entourée d'autres figures non moins vivantes, celle surtout si gracieuse de Madeleine. Un roman, disions-nous, mais plus encore une œuvre vraie comme la vie réelle, mêlée de tristesses et de sourires, et dont le dénouement, quoique légèrement teinté de mélancolie, satisfait toutes les jeunes imaginations qui se seront attachées à l'héroïne. Autant par sa portée que par sa forme, ce livre dépasse de beaucoup le niveau habituel des publications d'étrennes (1).

## LE ROI DES PAMPAS

PAR ANDRÉ VALDÈS

Par quelles péripéties un pur-sang, né dans les pampas de la République Argentine, arrive-t-il à l'état misérable de cheval de charrette dans la banlieue parisienne ? Voilà ce que nous raconte M. Valdès, ou plutôt son héros en personne, qui prend la parole durant la plus grande partie du volume.

Ce récit renferme des détails sur la vie dans l'Amérique du Sud, et pourra convenir à des enfants d'une douzaine d'années (2).

## LA VIE AU CONTINENT NOIR

PAR FÉLIX DUBOIS

Jamais on ne s'est plus occupé de l'Afrique, d'autant que bien des familles ont maintenant quelqu'un de leurs membres exposés aux ha-

sards de ces pays lointains. Ce journal d'un explorateur au Soudan oriental, ne peut donc manquer d'intéresser, en retraçant, jour par jour, les fatigues et aussi les jouissances singulières des périlleux voyages dont nous entendons parler sans cesse.

Le livre s'achève sur une impression douloureuse : des deux collaborateurs, l'écrivain et le peintre, qui avaient entrepris avec enthousiasme cette tâche, le second, Adrien Marie, est mort au retour, miné par les terribles fièvres africaines (1).

## CONTES BLANCS

PAR MADAME M. BARBIER

Qui donc prétend qu'il faut retrancher les contes de fées des lectures de la jeunesse ? Ce serait grand dommage, car, sur les trois contes de M<sup>me</sup> Barbier, deux ont ce caractère, et ce sont les plus jolis du livre. Nous préférons peut-être *Al Bahoum*, un récit oriental où l'on trouve tout le merveilleux des Mille et une Nuits, à *L'Oiseau rose*, une jolie légende du Midi de la France. Mais ce qui ajoute à l'attrait du volume une piquante nouveauté, c'est qu'il contient une dizaine de mélodies qui s'adaptent à l'action, et dont la musique a été écrite tout exprès par nos plus grands maîtres : Saint-Saëns, Massenet, Thomas, etc. Notons spécialement la *Prière de Medjé*, une belle mélodie de Gounod (2).

## LES REINES DE FRANCE

PAR MADEMOISELLE E. CARPENTIER

Nous recommandons à nos lectrices ce beau volume, aussi magnifiquement relié et illustré que bien écrit et sainement pensé.

L'auteur retrace agréablement l'histoire fidèle des épouses de nos rois ; ce n'est pas une analyse sèche et aride que liront nos abonnées, mais un récit touchant, plein de vérité et d'intérêt, rempli d'attachantes anecdotes qui sauront leur plaire en les instruisant. C'est

(1) Un vol. in-8° illustré. — Hetzel, 18, rue Jacob.

(2) Un vol. in-8° illustré. — Hetzel.

(1) Un vol. in-8° illustré. — Hetzel, 18, rue Jacob.

(2) Un vol. in-8° illustré. — Hetzel.



donc un joli cadeau à offrir à cette époque de l'année (1).

### L'Art de composer et de peindre l'éventail

PAR G. FRAIPONT

La riche illustration de ce volume présente le plus grand intérêt. En même temps que des modèles d'éventails, d'écrans et de paravents, on y puisera une foule d'idées ingénieuses et d'heureux arrangements. Le texte n'en est pas moins précieux pour les connaisseurs, qui y apprendront les diverses manières de peindre les étoffes, le bois et le parchemin. Le livre est agréable à lire, à la fois précis et spirituel ; nos lectrices y trouveront plaisir et profit (2).

### LA PEINTURE

PAR ARSÈNE ALEXANDRE

Chez le même éditeur, nous voyons encore : *La Peinture*.

M. Arsène Alexandre, aujourd'hui un des critiques les plus appréciés, était bien l'auteur désigné pour faire cet important ouvrage ; il promènera ses lecteurs à travers les chefs-d'œuvre de la peinture, depuis son origine jusqu'à nos jours. Nos abonnées auront, à la lecture de ce beau livre, le double plaisir de goûter le talent de l'auteur et d'admirer les plus beaux modèles de l'art de la peinture, car les illustrations seront de véritables merveilles (3).

### L'OISEAU DE PASSAGE

PAR LA VICOMTESSE DE PITRAY, NÉE DE SÉGUR

Un ménage désuni par l'influence d'une belle-mère despote et égoïste, puis rapproché par une enfant délicieuse, véritable « oiseau de passage » enlevé à ses parents, sa mission accomplie, tel est le sujet du roman intéressant de M<sup>me</sup> de Pitray. Quelques lectrices lui reprocheront peut-être sa note un peu triste, mais le caractère de la jeune femme surtout est très heureusement développé. Le sentiment

général du livre, chrétien et moral, permet d'en recommander la lecture aux jeunes filles (1).

### DEUX FEUILLES AU VENT

PAR J.-H. MENOS

Lilian-Evan, promise par son père mourant à un ami de celui-ci, qu'elle n'a jamais vu, vient, dans une petite ville d'Allemagne, attendre ce fiancé inconnu. Elle y rencontre une jeune Américaine, sans famille comme elle. Voilà les « Deux feuilles au vent », dont la destinée nous est racontée, ayant pour cadre la société d'une minuscule principauté germanique.

Il y a du charme dans ce récit qui rappelle, par bien des détails, les romans anglais ou allemands. Certaines négligences d'un style d'ailleurs gracieux et facile, achèvent cette impression et eussent été aisément effacées (2).

### DEUX MONOLOGUES

PAR SYLVANE DE KERHALVÉ

Nos lectrices ont pu, depuis longtemps, apprécier l'esprit délicat de cet auteur, dans les œuvres que nous leur avons précédemment signalées : *Au pays Breton* et *Grand-mère*, chez M. Lemerre, 0 fr. 50.

Ils retrouveront dans ces deux monologues de beaux vers, admirablement ciselés, et une netteté d'expression qui n'a d'égale que le vif intérêt du récit.

A cette saison où se multiplient les soirées, dire son monologue, et le dire spirituel, voilà de quoi se pique tout le monde ; or, ceux de Sylvane se recommandent par les qualités les plus rares : le style et l'esprit.

### SANG NOIR

PAR L'ABBÉ LUCIEN VIGNERON

Nous informons nos lectrices que cet ouvrage, dont nous avons rendu compte au moment où il venait d'être couronné, a paru récemment à la librairie Gauthier, 55, quai des Grands-Augustins. Prix du volume : 3 fr.

A. CHEVALIER.

(1) Chez Hatier, éditeur, 33, quai des Grands-Augustins. — Cartonné, 7 fr. 50 ; demi-reliure, 10 fr.

(2) Chez Laurens, 8, rue de Tournon. — Broché, 20 fr. ; relié, 22 fr. ; amateur, 30 fr.

(3) Broché, 10 fr. ; relié, 15 fr.

(1) Un vol. in-12. Perrin, éditeur.

(2) Un vol. in-12. Perrin, éditeur.



# MAIN D'ENFANT

A MA MÈRE.

I



Ous sommes à Royat, ce petit coin devenu, en peu d'années, l'espoir des malades, en même temps que le rendez-vous d'une foule élégante.

Une joyeuse excursion se préparait à l'hôtel Servant, et, sur le perron, sous la véranda, aux croisées, bon nombre d'étrangers, oisifs et

curieux, attendaient le départ.

Alignés devant la grille d'entrée, les petits ânes agitaient leur queue en cadence, tout en poussant des braiments sonores. Le poil rude était brossé, les selles choisies parmi les meilleures, et, luxe sans précédent! chaque monture portait, entre les deux immenses oreilles, une fraîche cocarde de ruban aux teintes variées.

Les âniers eux-mêmes, garçons et filles, outre un débarbouillage sommaire, avaient revêtu le costume des dimanches; les premiers, des souliers à gros clous, les culottes et la courte veste de drap; les secondes, une robe de couleur voyante, un chapeau de paille sur les cheveux emmêlés; tous tenaient à la main une longue gaule coupée aux noisetiers de la pépinière et bavardaient comme de gais oisillons libres et bien portants.

— Pierrou, c'est-y le pisteur qui a commandé les ânes?

Pierrou, évidemment le chef de la bande, prit un air important :

— Oui, mais il est venu ensuite un monsieur qui a dit à François : choisissez vos bêtes les plus douces et de bons petits guides, afin qu'il n'arrive pas d'accident.

Les marmots éclatèrent de rire :

— Des accidents sur la route de Fontanaş!

— Dame! vous savez, reprit Pierrou, tou-

jours bien informé, il ne vient pas, lui; s'il a peur, c'est pour sa fille.

— Il a une fille?

— Oui, Claudine, et une belle, ma foi!... Elle m'a donné vingt sous de pourboire pas plus tard qu'hier... Je l'ai conduite à Bellevue sur un vieil âne à moitié mort.

— Vingt sous! s'écria la petite troupe avec admiration, vite, son nom, Pierrou.

Pierrou se gratta la tête en proie à un embarras réel :

— Son nom!... C'est un drôle de nom tout exotique, quelque chose comme *Gamello*... Ah! ça, dit-il en changeant de ton, elles ne viennent pas, les invitées... Ben! on aura chaud, alors!

— Les voilà! Pierrou, les voilà! annonça la mignonne Suzette.

Un groupe de jeunes filles descendait, en effet, les degrés du perron, suivi par les regards bienveillants et admiratifs des habitués de l'hôtel. Elles étaient toutes jeunes, toutes élégantes, presque toutes jolies, à cette heure surtout où l'attrait d'une partie champêtre animait leurs joues d'une teinte rosée, doublaient l'éclat de leurs yeux, mettait sur leurs lèvres un radieux sourire.

— Nous sommes très en retard, dit une voix, ces pauvres ânes appellent depuis longtemps. Flory, viens vite; Maud t'a donné le sac, nous allons tirer nos montures au sort.

Les jeunes filles s'arrêtèrent au milieu de la cour sablée, formant le cercle autour de Flory, et bientôt de joyeuses exclamations retentirent, pendant que les mains gantées attachaient au corsage un nœud de ruban.

— Miss Bröod, j'ai tiré vert; donc, ce grand âne roux, là-bas, est à moi.

— Bon! J'ai un nœud rose... Quelle drôle de queue a mon baudet! Et vous, mademoiselle?

— Moi, du blanc; c'est de la chance! une selle toute neuve.

— Il reste un nœud, s'écria Flory; quelqu'un manque à l'appel.

Prêtes à partir, les jeunes filles jetèrent un rapide regard autour d'elles.

— Mais, c'est Maud Gorvello, dirent-elles toutes ensemble... Maud..., Maud..., Maud Gorvello, appelèrent plusieurs voix impatientes.

— C'est ça le nom de la demoiselle aux vingt sous, murmura Pierrou à sa petite amie Fanchette; *Gorvello*, c'est drôle et difficile à...



Il s'interrompit brusquement :

— Tiens, c'est elle et son père.

Pierrou pouvait se dispenser de donner cette dernière explication. En voyant les deux nouveaux venus, nul ne doutait que cet homme de cinquante ans environ, à la haute stature, au visage énergique, mais bon, ne fût le père de la charmante enfant qui s'appuyait sur son bras. Elle avait sa taille élancée, son nez aquilin, sa bouche petite, un peu sérieuse, le même front large, la même abondante chevelure brune, ses yeux surtout, des yeux noirs pleins d'intelligence et de franchise. L'expression seule de la physionomie mettait une note discordante entre ces deux êtres : celle du père reflétait ce quelque chose d'indéfinissablement triste de l'homme qui a travaillé et souffert; chez la fille, c'était un mélange de gaieté, de douceur, de fierté qui la rendait étrangement séduisante.

Dans le groupe impatient où l'on attendait Maud Gorvello, il y avait des visages plus réguliers que le sien, des toilettes plus éclatantes et plus riches; cependant, avec son simple costume de toile bleue serrant sa taille élancée, avec son chapeau entouré d'une écharpe de gaze, elle attirait tous les regards, tant elle était naturelle et gracieuse.

De loin, elle sourit aux jeunes filles qui l'appelaient, mais ce sourire paraissait un peu forcé; et, tout en marchant, elle pressa doucement le bras de M. Gorvello :

— Encore une fois, père, tu n'as aucun souci, tu n'es pas malade ?

— Non, Maud, non, ma chérie, amuse-toi sans crainte.

Elle insista.

— Tu ne peux rien me cacher, tu le sais. Depuis le courrier, une ombre est sur ton front, et je ne tiens plus à cette partie, car je suis inquiète.

— Petite folle ! tu te tourmentes sans motif... Allons, vite en selle : ne te fatigue pas trop, si tu veux, après déjeuner, aller à la musique.

Et comme Maud attachait silencieusement à son corsage le nœud bleu que lui tendait Flory, il ajouta en riant :

— Je puis être tranquille, ta monture ne s'emportera pas. As-tu remarqué son air placide, fillette ?

Maud secoua la tête avec mélancolie.

— Je n'ai rien vu.

A ce moment, le guide donnait le signal du départ. La cavalcade s'ébranla au milieu du bruit des clochettes, des rires, des joyeux propos, et disparut aux regards dans un nuage de poussière, non sans que Maud eût envoyé à son père, du bout de ses doigts gantés, un dernier baiser dans lequel passait tout l'amour de son cœur.

La cour de l'hôtel avait repris son aspect ordinaire : les chaises à porteurs, au pas cadencé des employés de l'établissement, allaient et venaient hermétiquement closes; les étrangers, groupés un instant auparavant, s'étaient dispersés après le départ des jeunes filles; seul, M. Gorvello restait encore, le front soucieux, la main appuyée sur la grille d'entrée, les yeux fixés sur la route poussiéreuse.

— A quoi songez-vous donc avec cette figure assombrie ? demanda soudain une voix de femme à ses côtés. Si vous redoutez un accident pour Maud, je puis vous tranquilliser : la route est large, belle, sans l'ombre d'un précipice. Laurence et moi avons fait ce court trajet deux ou trois fois depuis notre arrivée.

M. Gorvello tendit la main à celle qui interrompait ainsi sa rêverie.

— Je sais, chère mademoiselle, que, s'il y avait eu quelque danger, vous n'eussiez laissé partir ni Maud ni votre nièce.

La nouvelle venue lui jeta un rapide regard.

— Mon vieil ami, le soleil est brûlant; allons, si vous le voulez bien, jusqu'à ce banc rustique, nous trouverons là ombre et solitude complète.

Il s'inclina en lui offrant le bras, et, silencieusement, ils franchirent le court espace qui les séparait du petit coin choisi par M<sup>lle</sup> du Cendray.

Cette dernière devait avoir une soixantaine d'années; sa mise, très simple, même sévère, les bandeaux blancs encadrant son front ridé, montraient clairement qu'elle ne cherchait pas à cacher son âge. Elle n'était pas jolie et n'avait jamais dû l'être, mais sur ses lèvres un peu fortes errait un sourire si doux, dans ses yeux passait une telle flamme intelligente, sa personne entière respirait tant de sérénité, mêlée à une si parfaite distinction, que, d'une commune voix, jeunes et vieux proclamaient M<sup>lle</sup> du Cendray la plus aimable des femmes. Ceux qui la connaissaient intimement, M. Gorvello entre autres, savaient aussi qu'à cette douceur, à cette intelligence se joignait une rare énergie, un dévouement absolu.

Un jour, elle était jeune encore, rencontrant un homme réunissant toutes les qualités qu'elle désirait dans le compagnon de son existence, elle avait accepté de devenir sa femme, et, pendant quelques semaines, Marthe du Cendray ouvrit sa pensée et son cœur aux joyeux rêves d'avenir.

Puis, subitement, à un mois d'intervalle, sa belle-sœur et son frère moururent, laissant deux enfants en bas-âge.

D'une main ferme, le cœur vaillant sous la blessure, M<sup>lle</sup> du Cendray rompit les engagements pris, pour se dévouer aux orphelins.

Nul ne soupçonna les larmes répandues en



secret, les instants de défaillance dans la solitude, sauf Dieu, qu'elle priait avec une ferveur plus grande, et M<sup>me</sup> Gorvello, sa jeune mais très intime amie, à des heures assez rares où le cœur ulcéré éprouvait l'impérieux besoin de s'épancher librement.

Les années s'écoulèrent... Marthe du Cendray poursuivait sa tâche, sans retour sur elle-même, récompensée chaque jour du sacrifice accompli par l'affection de « ses enfants », comme elle disait avec un beau sourire.

Rien ne paraissait pouvoir troubler son inaltérable sérénité... Un nouveau vide s'était pourtant creusé dans son existence; mais la mort qui avait frappé M<sup>me</sup> Gorvello à la fleur de l'âge, tout en lui causant une vive douleur, avait encore accru sa tendresse pour Maud. Elle se disait que Dieu lui réservait ainsi, dans sa bonté paternelle, une douce compensation : après la mère, l'enfant !

Aigri par la douleur, absorbé par son immense désespoir, M. Gorvello abandonna Maud à cette amie dévouée. La fillette, inconsciente de son terrible malheur, s'ébattait joyeusement sous les arbres séculaires du Cendray, recevant les mêmes caresses que Laurence et Raymond.

Cependant, les premiers mois de deuil passés, voyant M. Gorvello délaisser ses affaires, errer seul et farouche, au milieu des bois, des journées entières, M<sup>lle</sup> Marthe emmena un matin du Cendray la petite Maud, la mit dans les bras du pauvre malheureux, et, pour ne pas être témoin des larmes de la fillette ni lui montrer les siennes, elle partit précipitamment..

Rien n'est fort comme le sourire d'enfant ! Rien n'est doux comme le baiser de ses lèvres fraîches ! Rien ne parle au cœur comme le regard de ses yeux candides ! M. Gorvello éprouva cette salutaire influence. Rattaché à la vie par la présence de Maud, il reprit ses occupations, plus heureux chaque jour d'entendre la voix claire et les frais éclats de rire de sa fille.

Jamais il n'oublia l'intervention de M<sup>lle</sup> du Cendray à cette heure critique de son existence. Touché de sa délicatesse, sûr de son tact, de sa vive tendresse pour l'enfant, il recourut souvent à ses conseils pour l'éducation de ce cher petit être. Maintenant encore, c'était avec la sage expérience de cette amie dévouée qu'il guidait la jeunesse de Maud, pensant, non sans raison, qu'elle avait des yeux plus clairvoyants, une main plus habile pour la conduite de cette nature aimante et fière.

C'était M<sup>lle</sup> du Cendray qui avait engagé M. Gorvello à venir passer quelques jours à Royat, où elle faisait une saison.

— Le voyage sera une distraction salutaire pour le père et la fille, avait-elle dit, venez vers la fin de mon séjour et nous repartirons

ensemble. A l'âge de Maud, on a besoin de mouvement et d'horizon nouveau.

Ils étaient arrivés depuis peu, et déjà le front de M. Gorvello se voilait d'un nuage.

Que peut-il donc avoir ? se demandait anxieusement la vieille demoiselle, tout en s'asseyant sur le banc ombragé.

— J'ai aperçu Maud au moment où elle prenait possession de son âne, dit-elle, pour rompre le silence qui pesait lourdement; au milieu de cette brillante jeunesse, elle était encore la plus charmante.

Un éclair de fierté passa dans les yeux de M. Gorvello.

— Elle est surtout simple et gracieuse; avec cela, si généreuse, si délicate, si aimante !

Il se tut un instant; puis, très bas :

— Le portrait de sa mère, n'est-ce pas, chère amie ?

— Au moral, oui, c'est étonnant ! Elle tient cependant de vous une énergie qu'excluait la frêle constitution de votre bien-aimée Suzanne. Le jour où Maud poursuivra un but, manifestera une volonté, elle fléchira difficilement.

M. Gorvello soupira

— C'est le sujet de mon inquiétude. J'y songeais quand vous êtes venue me trouver. Le courrier du matin m'a apporté une lettre réclamant impérieusement ma présence à Buenos-Ayres.

M<sup>lle</sup> du Cendray l'interrompit :

— Vous allez partir ? s'écria-t-elle, bouleversée.

— Oui. Maud voudra me suivre. Je redoute pour elle la fatigue du voyage, le climat, l'isolement dans lequel je devrai la laisser pour vaquer à mes affaires. Malgré la douleur que me causera une séparation, la première ! je souhaite ardemment que cette enfant ne vienne pas ; mais, je prévois son obstination ou .. son désespoir. Déjà, elle m'a quitté soucieuse, elle qui se réjouissait tant, hier, de cette partie à Fontanas, parce que je n'ai pas su cacher mon angoisse à ses yeux clairvoyants. Que sera-ce lorsqu'elle apprendra la vérité !

— Comptez-vous demeurer longtemps là-bas ?

— Puis-je le savoir ! Il s'agit de la succession d'un cousin inconnu dont je suis le seul parent. Les affaires, assez embrouillées, paraît-il, nécessitent ma présence au plus tôt.

— La fabrique ne souffrira-t-elle pas de votre absence ?

— Non, je l'espère. L'ingénieur est un garçon sérieux, intelligent; et vous savez que mon frère de lait, Jean Nortal, est un contre-maître modèle. Je vais partir ce soir pour le Boucau, afin de donner mes instructions; et, dans quelques jours, je pense m'embarquer.

M<sup>lle</sup> du Cendray le regarda :



— Vous ne partirez pas seul, mon ami : Maud ne vous quittera pas.

— C'est impossible ! Quel tourment pour moi que la présence de cette enfant ! Raisonnable-la, chère mademoiselle, je vous en prie. Vous avez de l'influence sur elle ; si j'échoue, vous réussirez peut-être.

Du bout de son ombrelle, M<sup>lle</sup> du Cendray se mit à tracer des arabesques fantastiques sur le sable du jardin ; puis, soudain, relevant la tête :

— Admettons que Maud consente ; vous me la donnerez, n'est-ce pas ?

Il prit la main que sa compagne lui tendait, et la serrant doucement :

— Encore une impossibilité !... Et Raymond ?

— Raymond est au régiment ; il ne peut nous gêner.

— La distance est vite franchie de Bayonne au Boucau. Non, non, chère amie, je vous remercie de tout mon cœur ; c'est chez ma sœur que je conduirai Maud. Dans son isolement, cette pauvre Marie sera enchantée d'avoir une compagne. Depuis si longtemps, elle supplie Maud de venir passer quelques jours près d'elle, sans que cette dernière ait jamais voulu consentir à me quitter !

M<sup>lle</sup> du Cendray ne répondit rien et se leva brusquement. Sa figure, si sereine d'habitude, reflétait une telle déception, que M. Gorvello, la contraignant à reprendre sa place, lui demanda :

— Vous m'en voulez, n'est-ce pas ?

Elle fixa sur lui ses yeux très francs.

— Oui... C'eût été un réel bonheur pour Laurence et moi de garder Maud... Vous n'aimez pas Raymond, mon ami.

— Quelle folie ! Ecoutez, chère mademoiselle, expliquons-nous une bonne fois, pour ne plus revenir sur ce sujet délicat. Raymond a de sérieuses qualités, et je les apprécie, croyez-le. D'autre part, il est souvent pour vous une source d'inquiétudes ; mais il est jeune, nous devons nous montrer indulgents. Vos remontrances, les leçons que le temps et les gens se chargeront de lui donner, corrigeront cet étourdi.

— Il aime Maud sincèrement. L'espérance de la posséder un jour serait pour lui la meilleure des sauvegardes.

— Puis-je m'engager ? Maud ne voit encore en lui qu'un ami d'enfance, un charmant cavalier ; le séjour au Cendray, avec les fréquentes visites de Raymond, lui dessilleraient peut-être les yeux. Laissons ses vingt ans s'épanouir sans rêve, sans préoccupation d'avenir ; la vie sérieuse commencera toujours assez tôt pour cette enfant.

— Ajoutez que la carrière de Raymond vous déplaît.

— Je la trouve très belle. Si mon père n'eût tenu absolument à me céder sa fabrique, je

porterais aujourd'hui, comme Raymond, les brandebourgs et les galons d'argent. Mais, n'avoir qu'une fille et la donner à un soldat, mon cœur, je l'avoue, se serre à cette pensée.

— Pur égoïsme !

M. Gorvello demeura un instant pensif, comme s'il n'eût pas entendu ces mots, prononcés d'un ton un peu bref ; puis, d'une voix lente :

— Pur égoïsme ! dites-vous, c'est possible ; je puis cependant vous affirmer une chose : je laisserai Maud absolument libre dans son choix. J'ai confiance en sa raison, en son cœur. Le jour où elle se prononcera, j'étoufferai mes regrets s'il doit y avoir séparation ; le but de ma vie est le bonheur de cette enfant, et je serais un lâche de faire passer ma tranquillité avant la sienne... Vous m'avez donné de belles leçons de courage et d'abnégation, j'espère bien ne pas faillir à ma tâche de père.

M<sup>lle</sup> du Cendray poussa un long soupir :

— Laissons Dieu arranger toutes choses, dit-elle en se levant ; peut-être, après tout, avez-vous raison. Je suis une égoïste aussi en voulant Maud pour Raymond. Il y a si longtemps que je caresse ce rêve !... Où nous retrouverons-nous ? Je vais prendre ma douche et dois, après déjeuner, aller visiter une manufacture. Comment pourrai-je parler à Maud ?

— Je la conduirai à la musique, si vous y assistez. Nous ferons ensuite, à la hâte, nos préparatifs de départ.

— C'est entendu ; au parc, à quatre heures.

— Au revoir.

— Au revoir.

## II

Pendant cette conversation, la petite caravane suivait gaiement la route de la vallée ; l'écho répétait les appels des guides, les cris de frayeur, les frais éclats de rire des jeunes filles... C'était une suite de joyeux propos qui se croisaient comme des fusées étincelantes, et Maud elle-même prenait part à l'entrain général.

Au début de la promenade, Laurence l'avait doucement plaisantée sur sa tristesse sans motif, lui affirmant que le visage de M. Gorvello ne portait nulle trace de préoccupation ou de fatigue... Peu à peu, Maud s'était laissée convaincre, se souvenant que ses craintes filiales lui avaient causé souvent des illusions de ce genre...

Maintenant, ses yeux brillent, ses lèvres sourient ; elle s'abandonne au charme de cette partie de montagne, à l'attrait de ces sites inconnus, regrettant seulement que son père ne soit pas là pour en jouir avec elle...



La matinée, d'ailleurs, est splendide!... Vers le ciel, d'un bleu d'azur, montent lentement les légères vapeurs de la nuit; la campagne, dépouillée de ses voiles, apparaît éblouissante de fraîcheur sous les rayons d'or du soleil. Chaque brin d'herbe de la route retient une gouttelette de rosée; les meules de foin exhalent une odeur enivrante; des pommiers, chargés de fruits, partent mille chants d'oiseaux; et Maud, habituée cependant aux immenses horizons, à la brise du large, aux merveilleux effets de lumière sur l'Océan, se sent transportée, avec toute l'ardeur de sa nature impressionnable et enthousiaste, par ces parfums de montagne, ces eaux vives clapotant sur leur lit de cailloux, à l'ombre des futaies, surtout par la chaîne des Dômes, dont les contours arrondis se dessinent au loin avec une netteté parfaite.

— Je voudrais être oiseau! s'écrie-t-elle soudain.

— Sans indiscretion, mademoiselle, où voleriez-vous? demande une voix rieuse.

Maud jette un rapide regard autour d'elle.

— Un peu partout; c'est si beau!... Tenez, miss Flory, je me percherais d'abord sur cette vieille tour qui domine la plaine; d'un seul vol, j'irais ensuite vers les hauts sapins de cette montagne, là-bas, tout au loin, pour voir « derrière », comme disent les enfants. Troisième arrêt: au Puy-de-Dôme, où je chanterais à plein gosier la gloire de Pascal. Puis, je me poserais ici et là, à ma fantaisie (il est permis aux oiseaux de faire quelques folies!) becquetant les vignes des coteaux, dormant une nuit sur le rocher en compagnie de la bruyère, une autre nuit au milieu des champs de blé, dont les épis gonflés s'inclinent sous le vent.

— Et puis? interroge Laurence du Cendray.

— Et puis, répond Maud, pendant qu'une lueur attendrie brille dans ses yeux, si je n'étais pas pris au piège d'un enfant, atteint par le plomb du chasseur, ayant satisfait mon besoin de mouvement, mes goûts curieux, je retournerais au Boucau. Ces vergers sont riches, ces montagnes sont belles, mais rien ne vaut le « nid », surtout quand il est battu, comme le mien, par les flots de l'Océan. Allons, hop! hop! hop!

— Fin d'un rêve! dit une voix...

Arrêt brusque au milieu du chemin... Maud talonne sa monture sans résultat, et, finalement, s'adresse au guide.

— Petit, fais donc bouger ton âne; je ne puis rester ici.

— Il ne marchera pas! Il ne marchera pas!...

Ce sont les jeunes filles qui, tout en s'éloignant, jettent ces mots désolants à leur compagne, au milieu de joyeux éclats de rire.

— Hop! hop! hop! répètent alternativement Maud et son guide.

— Hi han! répond l'âne en s'agenouillant sur la route poudreuse.

Les éclats de rire redoublent, là-bas...

— Laisse cet entêté et viens nous rejoindre, crie Laurence. Fontanas est tout près

Pierrou, lui-même, est de cet avis.

— Demoiselle, vous ferez quasi mieux; je finirai bien par forcer Lucas à marcher et je vous rejoindrai au village.

— Je crois qu'il meurt de faim ou de vieillesse, ton Lucas, dit Maud en lui donnant une pièce de monnaie; tu le feras manger, afin qu'il trotte au retour.

— Oh! il n'est pas trop vieux! Mais je lui ferai boire un coup, et il ira bon train. Merci, demoiselle.

Maud rejoignit les jeunes filles qui l'attendaient au détour du chemin. Laurence avait raison, on était arrivé. Les toits rouges de Fontanas paraissaient au milieu de la verdure, quelques maisons ouvraient déjà leur porte hospitalière; et des bambins couraient au-devant de la caravane, la main tendue, pour demander « un petit sou ».

Dix minutes plus tard, assis dans une immense prairie, guides et jeunes filles buvaient du lait mousseux, en mangeant du pain noir, quand Pierrou ramena Lucas. Ses oreilles basses, sa queue pendante, attestaient un profond repentir; et Maud lui donna l'accolade du pardon au milieu de l'hilarité générale.

Puis, rafraîchie, reposée, la bande joyeuse butina longtemps le long du ruisseau, dans les champs, sur les rochers, cueillant les fleurs délicates et sauvages qui s'épanouissent à l'air pur de ces hauteurs. Chaque jeune fille eut bientôt une énorme gerbe de saxifrages, de marguerites, d'œillets, de fines graminées. Le front de Lucas, le héros du jour, fut orné, par les soins de Maud, d'une immense branche de genêt. Alors, le soleil devenant brûlant, les montres marquant onze heures, il fallut songer au retour. On remonta sur les ânes; les guides attachèrent solidement les bottes de fleurs à chaque selle, et miss Flory, le chef de la caravane, donnait le signal du départ, quand Maud demanda:

— Ne pourrions-nous revenir par un autre chemin?

— Bien si, dit Pierrou, le chemin de la montagne; voire même que c'est le plus beau, mais le plus long aussi.

— Montre-le, ton chemin.

Lorsqu'on fut arrivé tout en haut du village, Pierrou étendit le bras vers un sentier caillouteux:

— Voilà! Y a des pierres, oh! beaucoup; mais ça tourne, mais ça vous a une vue!

— Prenons-le, mesdemoiselles, s'écria Maud, avide d'imprévu.



Plusieurs voix s'élevèrent :

— Nous sommes en retard ; le chemin paraît mauvais, il est plus long, mieux vaut revenir par la grand'route ; nous n'arriverions pas pour déjeuner.

— Dame ! faut plus d'une grande heure, fit Pierrou.

— Nous galoperons, insista Maud. Voyez, mon Lucas trépigne d'impatience... Allons, hop ! en avant ! Ah ! la brave bête !

Lucas s'était élancé, en effet, et allait bon train.

— Venez donc, cria Maud, déjà loin ; venez, c'est splendide !

— Non, non... Plus d'une heure, c'est trop ; mieux vaut prendre la grand'route ; nous partons !

La petite troupe, tournant bride, s'engagea dans le chemin déjà suivi, regardant fréquemment si la jeune fille paraissait à l'entrée du village.

— Maud devrait être là, dit soudain Laurence avec inquiétude ; il lui est arrivé quelque chose.

Une Anglaise secoua la tête en riant :

— Nô ! Oh ! nô ! Elle avoár souvi le petite chemin. Moá vient, à l'instant, de la voár là-haut, très haut, courir, oh ! courir !...

— Allons-y, s'écria Laurence, nous ne pouvons la laisser seule. Mon Dieu ! pourvu que nous puissions la rattraper ! Pourvu qu'elle ne s'égare pas ! Mais, suivez-moi donc ! Vite ! Vite !

Pierrou s'avança :

— Demoiselle, j'y vais courir derrière ; vous autres, continuez jusqu'à Royat. Ayez pas peur, allez ! Ce diable de Lucas y connaît bien le chemin, trop bien même.

Et, sans s'expliquer davantage, il s'éloigna, gambadant comme un jeune chevreau.

A l'appel de ses compagnes, Maud, malgré ses regrets, avait voulu tourner bride ; mais Lucas, sourd à ses remontrances, insensible même aux légers coups de gaule qui les accompagnaient, n'avait fait qu'accélérer son allure déjà rapide.

Bonne écuyère, solidement assise, ce galop échevelé ne pouvait effrayer Maud. Que de fois, dans l'immense forêt qui sépare le Boucau de Biarritz, elle avait éprouvé une véritable ivresse en se sentant ainsi emportée dans l'espace !... Mais, sur ce chemin désert, inconnu, son cœur se serra d'abord sous l'étreinte d'une véritable angoisse... Lucas la conduirait-il à Royat ?... Le petit coup que Pierrou lui avait fait boire était la cause première de cette escapade... Que serait-ce si, dans un instant, il refusait d'avancer !

En attendant, Lucas continuait de galoper, et Maud finit par surmonter son inquiétude.

— Sûrement, je ne mettrai pas une heure pour arriver, dit-elle presque tout haut... C'est

père qui va rire de mon aventure ! Quel beau pays ! Maître Lucas, en véritable artiste, a choisi ce chemin pour me le faire admirer... Merci, vieux !

Et, tandis que sa main caressait machinalement le poil rude de l'animal, elle regardait autour d'elle, émerveillée par cette nature pittoresque et fertile.

Parfois, l'étroite route serpentait entre d'immenses prairies, parsemée de fleurs multicolores ; parfois, il suivait la montagne toute rose de bruyère, les noires coulées de laves, le granit moucheté de mica brillant au soleil comme des milliers de diamants ; puis, il s'enfonçait sous la châtaigneraie, pleine d'ombre et de mystère, pour en sortir bientôt et offrir à la jeune fille, par une de ces surprises si fréquentes en pays de montagnes, un vaste panorama où ses yeux distinguaient des chaînes de collines, des mamelons boisés, des villages éparpillés dans la plaine ou suspendus aux flancs des coteaux.

Ce fut à l'un des nombreux détours de ce capricieux chemin, que Maud aperçut Royat à sa droite. Elle reconnut le vieux mur couvert de lierre, la tour crénelée de l'église. Mais elle était sur la montagne, et les toits rouges, le clocher roman paraissaient au milieu des arbres, tout au fond de la vallée... Evidemment, Lucas avait fait l'école buissonnière et pris un chemin des plus fantaisistes. Comment franchir cette énorme distance, descendre cette rampe escarpée, couverte de vignes et de blés jaunissants ?

Maud, inquiète, cherchait si quelque petit sentier ne se dissimulait pas perfidement derrière la haie clôturant un champ d'avoine, quand un violent choc à la tête la fit chanceler et pousser un cri de douleur. Etourdie quelques secondes, elle ouvrit les yeux, et une vive rougeur couvrit son visage en se trouvant, toujours sur le dos de Lucas, dans une pièce dont l'ameublement rustique indiquait une demeure de paysans. Près de la croisée ouverte, une vieille femme venait de se lever précipitamment en apercevant Lucas, et lui prodiguait mille caresses, mille mots affectueux.

— Pardon, demoiselle, dit-elle enfin à Maud, je l'aime comme un enfant, ce pauvre Lucas ! Par rapport à des malheurs que j'ai eus, j'ai dû le vendre ; mais, quand il peut me faire une visite, il n'y manque pas, le pauvre !

Maud eut ainsi le secret de la prédilection de Lucas pour le chemin de la montagne. Toutefois, en cet instant, elle ne songeait à rien, étourdie encore du coup reçu en passant le seuil de la maisonnette.

— Pouvez vous me donner un verre d'eau ? demanda-t-elle à la paysanne qui, sans plus



se préoccuper d'elle, continuait ses caresses à Lucas.

Après avoir bu quelques gorgées, elle appliquait une compresse sur son front endolori, lorsqu'une porte s'ouvrit brusquement. Un homme parut, et s'arrêta sur le seuil, interdit par l'étrange tableau qui s'offrait à ses regards.

Il était grand, robuste, et pouvait avoir de 28 à 30 ans. Brun, les traits réguliers, le teint bronzé par l'air de la montagne, l'ensemble de sa personne eût été sympathique, sans un pli de la lèvre et certaine expression du regard qui lui donnaient quelque chose de très dur.

Il portait un complet gris fer, terni, d'étoffe commune. Ses souliers indiquaient un long usage, et le chapeau de feutre, qu'il tenait à la main, paraissait avoir reçu également les brûlants rayons de l'été et les rudes giboulées de l'hiver. Mais, au maintien, à la façon dont il s'était découvert, il était facile de voir qu'il n'appartenait pas à la même classe que la paysanne.

Cette dernière avait interrompu ses caresses en apercevant le jeune homme.

— Lucas est encore venu me faire une visite... C'est-y une bonne bête, ça, Monsieur Gérard ?

Celui qu'on venait de nommer « M. Gérard » ne répondit pas ; mais, s'approchant de Maud :

— Rassurez-vous, madame, dit-il, pendant qu'un léger sourire effleurait ses lèvres ; en huit jours, Lucas a conduit ainsi trois personnes à Mathurine ; permettez-moi seulement de vous demander si vous êtes blessée, car j'ai entendu un cri.

Maud montra son front.

— Une simple bosse ! J'avoue cependant que j'ai eu peur. C'est passé maintenant, et j'ai hâte de retourner à Royat où je suis attendue. C'est encore très loin, sans doute ?

— Monsieur Gérard, dit Mathurine, puisque vous partez, si vous prenez Lucas par la bride, vous montreriez le chemin... En dix minutes vous serez arrivée, demoiselle.

— Vraiment ! s'écria Maud, quel bonheur !

Et, comme le jeune homme s'avancait, devenant soudain plus réservée, elle ajouta vivement :

— Je n'ai aucun besoin de guide, merci, monsieur ; c'est à droite, n'est-ce pas ?

— Demoiselle, murmura tout bas Mathurine, acceptez donc, ça lui fera une distraction ; il est si triste ce pauvre garçon !

Maud n'eut pas le temps de réfléchir.

— Je regrette de vous imposer ma présence, disait Gérard, mais l'âne ne vous obéirait pas, et vous ne pourriez, d'ailleurs, trouver le chemin. Quand on ne connaît pas un pays, il est imprudent de s'y aventurer seule.

Sans attendre de réponse, il prit la bride,

donna un vigoureux coup de gaule à Lucas, et bientôt, Maud et son conducteur s'éloignèrent.

Ils n'échangèrent pas une parole durant leur court trajet. L'expression de la figure de Gérard, un instant adoucie, était redevenue glacée, et la jeune fille, fort gênée par l'étrangeté de sa situation, regardait avec inquiétude le clocher du village dont elle ne paraissait pas se rapprocher.

Elle poussa un soupir de soulagement quand son compagnon lui dit d'un ton bref, en indiquant un chemin rocailleux :

— Voilà ! En trois minutes, vous serez à Royat. N'aurez-vous pas peur ? La pente est raide, je puis vous accompagner plus loin si vous le désirez.

Maud secoua négativement la tête.

— Je ne crains rien. Lucas a le pied sûr, et je ne risque pas maintenant de m'égarer. Je vous remercie, monsieur. Vous avez raison, sans vous, je n'eusse pas découvert ce chemin.

Elle s'inclina légèrement ; Gérard la salua en silence ; et Lucas s'éloigna au trot, sentant que l'écurie était proche, et qu'il y trouverait la provende et un repos bien gagnés.

Dix minutes plus tard, selon les prévisions de Mathurine, Maud arrivait au grand hôtel par une route, tandis que la caravane débouchait par une autre. Ce furent des exclamations, des rires fous, des questions sans nombre ; mais les explications ne purent être longues : la cloche sonnait le déjeuner pour la seconde fois, il fallait se hâter de changer de toilette... Le grand air avait creusé l'estomac, on mourait littéralement de faim.

Pierrou ne rejoignit les petits guides qu'une demi-heure après le retour de Maud. Il était encore tout essoufflé de sa course ; ses pieds ensanglantés devaient le faire cruellement souffrir ; n'importe ! Il se glissa dans l'écurie, et baisa Lucas avec tendresse en lui donnant les plus doux noms. C'est que Pierrou se sentait fort joyeux ! Il était entré à l'hôtel pour s'informer de la jeune fille, et, dans son gousset, t'ntaient deux pièces blanches, qu'un domestique venait de lui remettre au nom de M. Gorrvello.

### III

— Voyons, mignonne, t'es-tu bien amusée ?

C'est M. Gorrvello qui pose cette question à Maud. Ils sont assis tous les deux sur le même banc qu'occupait M<sup>lle</sup> du Cendray peu d'heures auparavant. Laurence et sa tante sont parties immédiatement après le déjeuner pour la visite de la fabrique. Quelques étrangers lisent ou écrivent plus loin dans des guérites, disséminées le long d'une grande allée ; à l'ombre de la charmille, des bambins, jambes



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

On commence vraiment à abandonner un peu les corsages rentrés pour les basques. Les vestes elles-mêmes s'allongent pour reposer, en petits crêneaux découpés, sur les hanches, tout autour de la taille. Cette mode a l'avantage d'amincir; elle est donc précieuse aux personnes fortes.

La moire gagne chaque jour du terrain. Elle s'impose même sur le velours, auquel elle donne parfois un air de karakul, et que l'on utilise, surtout en ce cas, comme garniture.

Parfois les jupes se mouvementent. On essaie timidement de faire quelques retroussis. Mais on peut, d'ores et déjà, présager que ce sera sur ce retour aux modes d'il y a quelques années, que pèsera la grande nouveauté du printemps prochain. On ne donne de mouvement encore qu'aux robes élégantes en soie, par exemple; les robes de ville, au contraire, se font absolument rondes, et pas trop longues, ce qui est une bonne précaution lorsqu'on sort beaucoup à pied.

La plume, si jolie, si légère, et moins chère que la fourrure, remplace souvent cette dernière. Mais, que ce soit l'une ou l'autre, on en retrouve toujours un peu partout, sur les manteaux comme sur les robes...

Le vert amiral se partage avec le mordoré les faveurs de la mode, dont le caprice accorde aussi grande complaisance à un certain bleu foncé, mais très pur, que l'on pourrait comparer à l'ancien bleu de Roy; et au gris, que l'on recommence à porter un peu rosé, comme autrefois. Il faut ajouter parmi les nuances préférées du jour, le cerise et le groseille, dont le ton faux ne va pas à tous les teints, mais que l'on modifie en le couvrant de jais, car le jais s'emploie à profusion en ce moment, même sur les robes de bal, c'est-à-dire sur les nuances les plus claires.

Les capotes sont petites, et les chapeaux ronds n'ont rien d'exagéré. Les plumes en sont toujours le principal comme le plus joli ornement. Mais les choux, en ruban de satin, continuent à jouir d'une faveur méritée.

Dans l'ameublement, on est toujours à la fantaisie. Les tentures se multiplient à l'infini sans jamais paraître trop nombreuses. On en pourrait dire autant des paravents, pour lesquels on crée vraiment des chefs-d'œuvre. Quant aux bergères, il n'est presque pas de salon qui n'en compte au moins une pour la maîtresse de la maison, car la maîtresse de la maison doit avoir son siège, à elle-toujours placé du côté de la fenêtre, de manière à tourner le dos au jour et à mettre ses visiteurs bien en lumière.

Les *phares* sont aussi indispensables. Mais combien on peut exprimer de regrets que l'éclairage à la lumière électrique soit d'un prix si élevé encore! Ce serait assurément le meilleur de tous, car, à côté de la bonne clarté qu'il procure, il possède l'immense avantage de ne dégager ni odeur, ni humidité, ni poussière, ni rien de ce qui est nuisible pour les étoffes, et ternit les peintures. Nos enfants, certainement, ne se serviront pas d'autre chose. Mais, jusque-là, il nous faut attendre et souffrir la chaleur, insupportable parfois, du gaz ou du pétrole, avec tous leurs inconvénients.

Toujours à peu près la même chose pour la coiffure, que les femmes ont le bon goût, envers et contre tout, de l'aimer simple et facile d'exécution plutôt que raide et compassée comme l'exige le genre 1830.

La prochaine fois, je vous parlerai des gants et des éventails, pour lesquels la mode a créé, cet hiver, de véritables merveilles.

MARIE-BERTHE.

Le 12<sup>e</sup> Album de travaux de l'Édition hebdomadaire (blanche) contient : Petite table portative à deux étages avec vide-poche. — Sac à main. — Bourse de quêteuse avec le détail de la broderie. — Bock porte-planté ou porte-bouquet. — Cadre franco-russe pour photographies. — Jardinière vide-poche en étoffe ancienne. — Abat-jour en gaze brodée. — Dessous de comptoir avec le détail de la broderie slave. — Serviette à thé drapée en papillon dans une épingle. — Agrafe formant le corps du papillon.

Prix du numéro : 1 fr.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N<sup>o</sup> 1)

JANVIER 4.



## VISITES DANS LES MAGASINS

La mode, qui laisse souvent fort à désirer, a trouvé en M<sup>re</sup> Turle une interprète de goût qui sait donner aux manches, parfois extravagantes, une jolie façon un peu moins excentrique. Corsage à petite basque avec plastron, fichu ou bretelle formant jockey, soupçon de pèlerine gondolée vont à ravir. Les jupes se développent avec élégance, plates du haut, s'allongeant en plis-tuyaux. M<sup>re</sup> Turle commence à les mouvoir de quelques plis ; c'est un acheminement vers les draperies, qui se montreront sur les robes de bal et de soirée. Ceci nous ramènera la sous-jupe, c'est certain.

M<sup>re</sup> Turle a, pour les jeunes filles, de charmantes façons de robes de soirée et de bal. Voici un très joli modèle à elles dédié :

Jolie soierie rose mouchetée crème. Dans le bas, un volant en gaze de soie crème joue sur un biais pareil qui retourne à l'envers ; un autre volant traverse les hanches à vingt centimètres au-dessous de la taille ; celle-ci est ronde, avec une ceinture en soie fermée derrière par un chou, ainsi que le corsage, qui reçoit un volant-berthe en mousseline de soie. La manche, divisée en deux bouillons, se termine plate avec un cercle en soie au poignet.

Pensez-vous que l'on puisse trouver plus jeune et plus charmante façon ?

\*\*\*

M<sup>re</sup> Lemaître, successeur de M<sup>re</sup> Leeker, 3, rue de Rohan, a de fort jolis modèles pour layette. Ce sont des couvre-maillots, des robes longues et courtes, des collets, des redingotes et des blouses, des capuchons, le tout taillé, monté et dessiné. Broderie charmante et facile à faire, en fil tors ou en cordonnet de soie. Il y a quantité de bottes, de souliers, de chaussons au tricot ou au crochet ; d'autres brodés sur faille ou cachemire d'une coquetterie charmante. Voilà des cadeaux qui raviront d'aise les jeunes mamans.

Parlons maintenant des belles tapisseries. M<sup>re</sup> Lemaître en a un choix dont les dessins sont vraiment artistiques : Fauteuils de style, bandes pour rideaux et portières, carrés pour table, sujets pour banquette, écran et paravent. Les dessins tramés sont nuancés avec un goût indiscutable bien en rapport avec le style. Pour les petits ouvrages de fantaisie tels que pare-lumière, porte-photographies, couvertures de livre, etc., etc., l'on en trouve un fort joli choix chez M<sup>re</sup> Lemaître.

\*\*\*

Tous les produits de la maison Guerlain, 13, rue de la Paix, sont d'une excellente hygiène. Les matières premières employées dans leur manipulation sont de qualité supérieure ; pour cette raison, ces produits se conservent indéfiniment et ne s'altèrent pas en vieillissant. C'est avec une confiance entière que nos lectrices peuvent faire usage des cosmétiques suivants :

La Rubialine s'adresse aux personnes dont le teint est abîmé par ces petits boutons à pointe blanche : elle les fera disparaître après un usage peu prolongé. La Crème de fraises est un cold-cream exquis. La Crème émolliente au suc de concombres convient aux personnes dont le teint est échauffé. Comme complément, la Poudre de Cypris et l'Eau de toilette de benjoin ou de Chypre. Pour les

soins de la bouche et la conservation des dents, se servir de l'Alcoolat.

L'Alcoolat de cochléaria au quinquina, de Guerlain, a toutes les propriétés d'un excellent dentifrice. Il raffermi les gencives, il entretient les dents en bon état en détruisant les germes malsains qui sont la principale cause de la carie. Se méfier des préparations qui blanchissent rapidement les dents, parce que ce résultat ne s'obtient qu'au détriment de l'émail. C'est l'usage régulier de la brosse, avec une poudre douce, sans acidité, qui doit entretenir la blancheur des dents. Ces conseils nous sont donnés par M. Guerlain ; ils sont donc bons à suivre.

Nous recommandons aux jeunes filles l'Eau de Cologne ambrée de Guerlain, fraîche, douce, dont le parfum est moins banal que celui de l'eau de Cologne simple. Pour les dames, l'Impérial Russe, Jicky, Pao-Rose et Rita.

La maison Guerlain a eu l'ingénieuse idée de faire décorer, par Boutet de Monvel, des boîtes dont le dessin charmant est d'une originalité artistique des plus plaisantes. Ces boîtes renferment trois flacons de parfums différents. Certes, voilà un joli cadeau qui fera grand plaisir ; cadeau élégant, original et abordable par son prix. A cette époque de l'année, nous le recommandons tout particulièrement. L'Impérial russe, le Jicky et un nouveau parfum, Nice Dear, sont particulièrement appréciés.

\*\*\*

Les beaux modèles de tapisserie coloriée donnés récemment, ainsi que ceux de broderie slave, ont pu vous faire juger, mesdemoiselles, du goût artistique de M<sup>re</sup> Cuchet. Ce goût s'étend aux plus modestes travaux, à ceux de prix très modique. Toujours à la recherche de nouveautés, M<sup>re</sup> Cuchet vient de composer un travail sur drap de beaucoup d'effet et d'exécution facile ; la frange et la ganse qui entrent dans la composition du dessin sont faites par la travailleuse, ce qui rend l'ouvrage moins coûteux. Nous en avons vu les premiers spécimens et nous pouvons assurer que ce travail plaira par son originalité et sa facilité d'exécution. Nous comptons bien en faire paraître prochainement un modèle.

On trouve chez M<sup>re</sup> Cuchet, non seulement des tapisseries, des ouvrages sur satin perforé, des broderies de tout genre, mais encore des mouchoirs en batiste, feston dessinés, échantillonnés, en soie lavable, la grande nouveauté du moment. Quel ouvrage gentil pour une jeune fille et quelle charmante coquetterie dont elle se parera avec d'autant plus de plaisir qu'elle l'aura confectionnée ! Le linge pour le service du thé offre une grande variété de broderie : points slave, russe, bulgare sont bien jolis en coton d'un beau coloris rouge, bleu, jaune, etc.

M<sup>re</sup> Cuchet, qui demeure 3, rue d'Aboukir, se met très complaisamment à la disposition de nos abonnées pour tous les renseignements qu'elles désireraient sur les travaux et tapisseries en vogue en ce moment.

\*\*\*

## FLEURS ARTIFICIELLES

De M<sup>re</sup> A. Favier, rue du Faubourg-Poissonnière, 68, Paris.

Nous engageons nos abonnées à commander leurs pa-



tures de bal à cette maison, dont les prix sont très modérés pour les piqués ou pour les guirlandes de diverses fleurs : chrysanthèmes, roses, violettes, églantines, muguet, etc. Citons de charmants colliers en bruyère et aubépine doublés de ruban, étroits et forts seyants pour jeunes filles. Nous mentionnerons encore, pour fleurs d'appartement, de l'aster, de très jolies tulipes à 7 francs la douzaine en nuances variées.

\*\*\*

Réparons une omission commise dans la « Visite aux Magasins » du 1<sup>er</sup> décembre, où nous parlions des bijoux en argent noir créés par M. Billault pour les cadeaux du jour de l'an, sans donner l'adresse de la maison. Nous espérons que nos lectrices auront eu la pensée de la chercher dans les numéros précédents. Nous la donnons pour nos nouvelles lectrices auxquelles elle peut être utile. Les bijoux en argent noir, d'un goût vraiment artistique, ont grand succès. M. Billault, joaillier, 17, rue du Cygne.

La broche porte mousqueton pour la montre est très en vogue, et la maison Billault en a de fort jolis modèles où les perles rondes et les perles poires en argent noir sont gracieusement enroulées. Ces bijoux se piquent sur le côté de la poitrine, à la taille, ou fixent les revers du corsage.

\*\*\*

Administrer sous la forme d'un vin des plus agréables tous les éléments curatifs et toniques d'une huile de foie de morue de première qualité, tel est le service rendu aux malades et à la science par le *Vin du Dr Vivien* à l'extrait de foie de morue. Une cuillerée de Vin de Vivien équivaut à deux cuillerées d'huile de foie de morue.

Vivien, rue Lafayette, 126, Paris.

\*\*\*

Le très grand succès qu'a obtenu auprès de nos lectrices la *Pommade philocombe veloutée* inventée par M. Grandclément, l'éminent chimiste, nous oblige à la préconiser aux dames vraiment soucieuses de la conservation de leur chevelure.

D'un parfum agréable, doux et discret, ce précieux stéarole détruit les pellicules en quelques jours.

Les lectrices du journal, désireuses de l'essayer, n'auront qu'à envoyer 2 francs en timbres ou mandat, à M. Grandclément, pharmacien à Orgelet (Jura).

M. Grandclément a composé, contre le hâle, ta hes de rousseur, rides, boutons, rougeurs, etc., la *Dermophiline au Cyclamen*, préparation antéphélique.

Un flacon suffit, *franco*, contre 3 francs.

\*\*\*

Nous voici dans la saison des dîners intimes et des réunions de familles dont la joyeuse tradition s'est heureusement conservée jusqu'à présent; mais la belle humeur qui les égaie et les anime ne suffit pas toujours à assurer la digestion des mets plantureux qui composent ces agapes familiales; un verre de la délicieuse *Bénédictine de l'Abbaye de Fécamp* est le complément doublement indispensable d'un bon repas; sa saveur exquise flatte les palais les plus difficiles, et ses propriétés toniques et digestives bien connues stimulent les estomacs les plus paresseux.

Dépôt à Paris, 76, boulevard Haussmann.

\*\*\*

#### LIVRES DE MARIAGE

Quand vous vous marierez, mesdemoiselles, demandez que l'on vous offre un livre de mariage sortant d'une bonne maison, car, tout en le payant un prix modéré, vous aurez un livre sérieusement relié, orné avec goût et que vous aurez plaisir à porter ensuite en toutes circonstances.

Pour cela, nous vous recommandons la maison BOUASSE-LEBEL, dont les nouveaux magasins, situés, 28, RUE SAINT-SULPICE, renferment un très grand choix d'éditions et de reliures. On vous y donnera, toujours avec la plus grande complaisance, les renseignements dont vous aurez besoin, lors même que vous ne seriez pas décidées à faire un achat immédiat.

\*\*\*

#### NOTRE PRIME MUSICALE POUR 1894

Presque toutes nos abonnées doivent être musiciennes... Nous sommes heureux de pouvoir leur offrir, à l'occasion du renouvellement de l'année, une prime musicale exceptionnelle. *PARIS ALBUM* est un charmant recueil de musique nouvelle de danse contenant onze morceaux et formant 60 pages de musique pour piano.

Avec *PARIS-ALBUM*, on peut improviser une petite sauterie ou donner un grand bal; la musique est de nos meilleurs auteurs, et on y trouve, entr'autres choses charmantes, une polka avec gestes qui est du plus gracieux effet, bien que très facile à apprendre.

*PARIS-ALBUM* illustré contient des valse exquises, mazurkas, etc., qui sont dansées dans tous les salons parisiens élégants.

Le prix de *PARIS-ALBUM* est seulement de 2 fr. 50, pris dans nos bureaux, et 3 francs *franco*. Nous invitons nos abonnées à se hâter de nous envoyer leurs commandes, car nous n'avons à notre disposition qu'un nombre limité d'exemplaires de *PARIS-ALBUM*.

Jamais cadeau musical plus charmant n'a été offert à une dame ou à une jeune fille. (La valeur réelle de *PARIS-ALBUM* est de 20 francs.)

Envoyer mandat de 3 francs à l'ordre de M. Thiéry, directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne, à Paris.

\*\*\*

#### HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

Il nous paraît nécessaire, pour nos nouvelles abonnées, de donner quelques renseignements détaillés sur l'Eau et la Pommade vivifiques de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur. Ces excellentes préparations se trouvent chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise). Arrêter la chute des cheveux, les faire repousser aux places dégarnies soit par le poids des faux cheveux, à la suite d'une maladie, faire disparaître les pellicules qui souvent sont la cause de leur perte, sont les heureux résultats que l'on obtient par l'emploi de ces préparations. Excellentes aussi après les maladies éruptives des enfants, elles hâtent la pousse des cheveux qui repoussent abondamment. Disons aussi que l'usage habituel de l'Eau et de la Pommade vivifiques entretient les cheveux en *bonne santé*, qu'ils restent ou deviennent souples et brillants, et qu'elles nettoient le cuir chevelu. La pommade s'emploie couramment deux fois par semaine et l'eau une fois tous les deux jours, pour arrêter la chute. La manière de s'en servir est détaillée dans la notice qui enveloppe boîte et flacon. La demi-boîte coûte 4 fr. Le demi-flacon, 1 fr.



## ÉTRENNES 1894



Broches vieil argent  
ou  
argent doré, 10 fr.

Dans notre numéro (1<sup>er</sup> décembre, p. 48), nous avons fait part à nos abonnées d'une combinaison qui nous permettait de leur fournir, à des prix d'un bon marché exceptionnel, des broches, chiffres enlacés, soit en or, soit en vermeil, soit en argent, offrant, pour cadeau d'étrennes, un caractère des plus artistiques.

En même temps, nous donnions deux modèles de chiffres à choisir, et nous en présentons encore ici deux spécimens en faisant remarquer à nos lectrices que les chiffres ciselés, ramollayés, de la grandeur et du genre du chiffre placé à droite, peut se faire aussi bien en or qu'en vermeil ou en argent oxydé, suivant le prix que l'on veut y mettre. De plus, on peut nous envoyer le dessin d'un chiffre enlacé quelconque (deux lettres), il sera exécuté dans les mêmes conditions et au même prix que le spécimen portant les lettres E T. Nous donnons ces explica-



Broches ciselées  
ramollayées : en or, 40 fr.  
vermeil, 15 fr.;  
argent oxydé, 13 fr.

tions pour les abonnées que leur éloignement empêcherait de se rendre dans nos bureaux, où nos bijoux ont été examinés et appréciés par nombre de nos lectrices habitant Paris.

## EXPLICATION DES ANNEXES

## GRAVURES DE MODES n° 4971

Toilettes de M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, rue de la Paix, 19

Costume d'enfant de M<sup>me</sup> Taskin, rue Ménars, 2

**TOILETTE DE BAL.** — Robe en moire antique glacée vert pâle et rose, et brochée de bouquets Pompadour; volant de Chantilly drapé et fixé au haut des dents par un nœud de velours rose. Corsage à pointe devant et derrière, orné d'une berthe en dentelle qui retombe en coquillant sur l'ouverture du côté et tourne à la taille pour faire pouf coquillé à la jupe. (Voir le dos de la toilette, page 3, Album de Janvier.) Manche bouffante, retenue dans un bracelet de velours, et petite draperie de velours dans le décolleté.

**TOILETTE DE DINER.** — Drap de soie beige et velours vert; jupe à petit volant, ornée de quilles flottantes en velours terminées par des nœuds. Corsage à taille ronde, avec plastron-corselet de guipure sur transparent, le haut de la chemisette en tulle; revers de velours recouvert de guipure et col de velours (1).

**COSTUME DE PETITE FILLE.** — Robe en drap glacé prune et rouge; jupe garnie de biais de velours. Corsage chemisette, froncé à l'encolure et à la taille, avec berthe fendue en quatre parties ornée de broderies lamées, formant épaulettes carrées. Manche mi-bouffante boutonnée dans le bas.

## GRAVURE n° 4971 (bis)

## TRAYESTISSEMENTS

**COSTUME RUSSE POUR JEUNE FILLE.** — Jupe en lainage vieux rose et tablier de surah crème, avec bandes d'étoffe et de surah de plusieurs couleurs, brodées de points lancés en soie et fil d'or. Chemisette de mousseline, à manches longues, sous une *sarafane* de velours bleu brodée d'or et bordée de fourrure (2). Manche large tenant à la chemisette, froncée dans un poignet de velours brodé d'or. — Coiffure en velours bleu ornée de perles complétée par le *pavoinik* en gaze flottant derrière.

**PIERRETTE LOUIS XV.** — Jupe courte en brocart lamé. Corsage décolleté à manches bouffantes de même tissu; petit figaro et paniers en poulx de soie broché Pompadour;

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *verte*, recevront ce patron les 13 et 16 janvier.

(2 et 3) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *verte* recevront le patron de la *sarafane* russe et du gilet et habit Directoire les 13 et 16 janvier.

le corsage est bordé d'une bande de fourrure. (Les patrons du costume complet sont sur la planche de ce mois.) Fraise gaufrée en gaze crème et petit pouf de satin orné de plumes, posé sur des cheveux poudrés.

**PAQUERETTE.** — Jupe en surah blanc, recouverte de tulle bouffant capitonné de paquerettes; volant composé de pétales découpés en surah collé sur de la mousseline raide; corsage ouvert sur un plastron de pétales rapprochés les uns des autres; revers-châle et basque en pétales et ceinture drapée; manche courte bouffante, avec volant de pétales; pour coiffure, une grosse marguerite piquée de côté.

**INCROYABLE.** — Culotte courte en satin rayé; gilet à taille courte et grands revers. Habit à longs pans et à revers très pointus (3); chapeau à cornes avec cocarde de ruban et gros nœud de cravate en ruban.

## MODÈLE COLORIÉ

Modèle de la maison Lefèvre-Cabin, boulevard Sébastopol, 74

BANDE LOUIS XIV, TAPISSERIE.

## CARTONNAGE

CALENDRIER-ALBUM, avec couverture artistique.

## PREMIER ALBUM DE TRAVAUX

Costume en crêpon changeant. — Toilette de diner et de bal. — C B. point de croix. — Sac à jumelle, point de Hongrie. — Couverture de missel, point de Hongrie. — Blouse à revers pour baby. — M H. — Toilette de bal. — Robe princesse. — Pochette à ouvrage, drap perforé. — Dessous de lampe, satin perforé. — Grande garniture, guipure Richelieu. — V B, point de croix. — Panier essuie-plumes. — Nappe de gouter. — P D. — Porte-aiguilles. — Blouse de baby. — Marie. — Blague au crochet. — Angle de mouchoir. — Bouchon de lampe. — C B. — J. P. — Berthe. — Sac à patins.

## PATRONS. — FEUILLE I.

1<sup>er</sup> côté

ROBE PRINCESSE, page 3, Album de janvier.

CORSAGE BASQUINE, page 1, Album de janvier.

2<sup>e</sup> côté

COSTUME DE PIERRETTE LOUIS XV, deuxième figure, gravure 4971 (bis).



et bras nus font des pâtés de sable ou creusent des canaux sous la surveillance des gouvernantes. C'est l'heure chaude de la journée : chacun s'est choisi une retraite en attendant le moment de la musique ou de la promenade ; et le silence serait complet, si des bouffées d'air brûlant n'apportaient par intervalle les éclats de rire de quelques intrépides joueurs de lawn-tennis, parfois aussi les notes affaiblies de la *Chanson du printemps*, jouée dans le salon d'une villa voisine.

Maud sourit à la question de son père.

— C'est vrai, dit-elle, je n'ai pu te parler encore de ma promenade ; la faim me paralysait le cerveau et la langue. Ta générosité envers Pierrou demande cependant une explication... Oui, oh ! oui ! je me suis bien amusée ! Plus encore que tu ne crois, malgré quelques inquiétudes, continua-t-elle en riant cette fois de bon cœur. Tu sais comme j'aime l'imprévu ? Eh bien ! mon retour de Fontanas est une vraie page de roman.

Prenant une des mains de son père dans les siennes, elle se mit à lui conter, avec une verve charmante, les moindres détails de la partie de plaisir : l'entêtement de Lucas, la cueillette des fleurs dans les prés, les prédictions de l'âne pour le chemin de la montagne, et tout ce qui en était résulté.

— J'ai dû paraître très prude, même malhonnête à ce monsieur, conclut-elle en faisant une moue impossible à décrire. D'abord gracieux, il est ensuite devenu aussi réservé que je l'étais moi-même... Il devait avoir envie de rire, cependant ! Tu vois le coup d'œil, père : Lucas, orné de sa cocarde, d'une branche de genêt formant parasol, et portant triomphalement : 1° la botte de foin que tu as aperçue dans ma chambre ; 2° Maud, la pauvre Maud, coiffée en coup de vent, rouge comme un coq, et le front bandé ainsi que celui d'un héros d'Austerlitz !...

Amusé de ce joyeux babillage, heureux des yeux brillants de Maud, de son teint animé, M. Gorvello regardait sa fille, et, peu à peu, son cœur se serrait à l'idée de ce départ prochain qu'il allait falloir lui apprendre.

Maud se taisait maintenant, souriant encore aux péripéties de son retour ; et, ne se sentant point le courage de détruire ce calme, cette gaieté, le père demanda :

— Comment était ton inconnu ?

— Oh ! mes renseignements ne seront guère précis, tu le comprends. A travers mon trouble et mes compresses, j'ai vu qu'il était grand, brun, mal habillé.

— Un paysan ?

— Non. Le langage et les manières dénotaient un homme bien élevé ; la figure était extraordinairement intelligente ; elle eût été

sympathique, sans ce « quelque chose » de froid dont je t'ai parlé.

— Eh ! fillette, ton trouble et tes compresses...

— N'achève pas, s'écria Maud en riant, je ne suis pas femme pour rien. Dans tout cela cependant, c'est l'ensemble que je te décris, les détails me seraient impossibles... Mais, continua-t-elle en changeant de ton, je ne t'ai pas parlé du paysage. Tout ce côté est merveilleux... Flory Brood, qui a beaucoup voyagé, nous disait que ce mélange de vallées fertiles et de montagnes arides lui rappelait la Suisse. J'étais enthousiasmée et regrettais ton absence, père chéri ! Si tu le veux, demain, de bonne heure, nous referons tous deux, à pied, cette promenade ?

— Demain, mignonne, nous serons loin de Royat.

Maud regarda son père.

— Ah ! je savais bien que tu me cachais quelque chose. Et moi qui ai ri, qui me suis amusée ce matin, pendant que tu souffrais tout seul ! Père, oh ! père ! C'est mal ce que tu as fait là. Vite, je t'en conjure, que s'est-il passé à la fabrique ?

— Calme-toi, ma pauvre petite : les nouvelles du Boucau sont excellentes. Tiens, lis cette lettre, elle te donnera l'explication de ma contrariété.

La jeune fille la parcourut rapidement et poussa un long soupir de satisfaction.

— Oh ! que j'ai eu peur ! Voyons, pourquoi t'inquiètes-tu ? Jean Nortal est un autre toi-même ; les ouvriers, les affaires ne souffriront pas en ton absence, je l'espère. Ce voyage sera un repos, une distraction pour toi.

— Oh ! un repos avec beaucoup de fatigues en perspective.

Maud secoua la tête d'un air de défi.

— Nous sommes courageux et jeunes. On te prendrait pour mon frère, sans ces vilaines rides que je voudrais tant effacer.

Voyant qu'il demeurait sérieux et gardait le silence, elle demanda :

— Nous partons ce soir ?

— Oui, pour le Boucau. J'ai des instructions à donner, des arrangements à prendre, au cas où mon absence se prolongerait. Dans huit à dix jours, je compte m'embarquer après t'avoir conduite chez...

Elle l'interrompit :

— Je reste ! je reste ! je reste ! répéta-t-elle trois fois d'une voix étranglée par l'émotion.

— Voyons, Maud, sois raisonnable. Cette séparation momentanée est nécessaire, tu vas le comprendre. Sans parler de la fatigue du voyage, il me sera impossible, à Buenos-Ayres, de t'accompagner, de veiller sur toi. J'aurai mille démarches à faire : ces questions de procédure sont longues et ennuyeuses.



— Qu'importe!

— Mais si, il importe! Une jeune fille de vingt ans ne peut constamment demeurer seule; d'un autre côté, tu souffrirais de ces longues séances chez les hommes de loi, des courses nécessitées par ces questions d'intérêt que je désire régler au plus tôt, d'un climat auquel tu n'es pas habituée.

Il parla longtemps ainsi : grossissant les difficultés d'un séjour dans une ville étrangère, faisant appel à l'énergie de Maud pour adoucir une séparation également pénible à tous deux, lui représentant quelle joie elle causerait à sa tante en allant passer quelques mois auprès d'elle.

Dans le jardin, le silence était devenu plus complet... Les enfants, las de jouer, venaient de rentrer à l'hôtel, les joueurs de lawn-tennis se reposaient sur une pelouse ombragée; mais le piano résonnait encore dans le salon de la villa, et le grand calme de cette après-midi laissait mieux entendre *La dernière pensée de Weber* qui avait succédé à la *Chanson du Printemps*.

La taille affaissée, les mains jointes, le regard perdu dans l'espace, la jeune fille écoutait la voix de son père qui se faisait si persuasive, et cette mélodie dont la tristesse répondait si bien à celle de son cœur... Peu à peu, les larmes qui gonflaient ses yeux coulèrent plus pressées sur ses joues, et un sanglot souleva sa poitrine.

M. Gorvello l'attira dans ses bras.

— Maud, ma chérie, lui dit-il très bas, cache-moi tes pleurs, je t'en conjure; songe, pour relever ton courage, au peu de durée de cette absence. Tu comprends, n'est-ce pas, que c'est ton intérêt qui me dicte une séparation si pénible à tous deux?

Maud essuya résolument ses larmes, et regarda son père, pendant qu'un faible sourire errait sur ses lèvres.

— C'est pourquoi j'insiste pour te suivre, dit-elle; les considérations de fatigue, de climat, de solitude, me touchent peu. J'ai été un instant suffoquée par l'idée de cette séparation possible; quant à la croire nécessaire, non... Oh! certes, j'ai dans le monde quelques bonnes affections: ma tante, Laurence, M<sup>lle</sup> du Cendray, Jean Nortal; mais, comment définir ce que j'éprouve pour toi, dont le cœur a conservé si pieusement, dirai-je, le souvenir de notre chère disparue! Toi, le meilleur des pères!... Oh! tu le sais bien, nous ne pouvons nous quitter.

Emu, il ne répondit pas.

Remontant le lointain passé, il se souvenait que, devant entreprendre un voyage de plusieurs semaines, sa bien-aimée Suzanne avait trouvé, au moment du départ, les mêmes

accents suppliants pour le contraindre à l'emmener... Maud avait la voix de sa mère: cette voix vibrante de tendresse qui, parfois encore, amenait une larme dans les yeux de M. Gorvello, tant l'illusion était grande! A cette heure surtout, elle lui rappelait si vivement l'absente, qu'il se sentait faiblir, et n'osait parler, craignant de montrer à Maud sa défaite.

— C'est convenu, dis, nous partirons tous les deux?

— C'est impossible.

— Impossible! Allons donc! Ecoute, ajouta-t-elle d'un ton plus grave: si tu me défends formellement de te suivre, je devrai céder; mais, je serai malheureuse... Et encore, vraiment, je ne sais si je ne viendrai pas malgré toi.

— Maud!

— Hélas! je me sens absolue dans mes idées et dans mes affections; consens de bon cœur, père chéri.

Elle appuya ses lèvres fraîches sur la joue de son père en répétant:

— Tu me veux, dis, tu me veux?

M. Gorvello avait prévu des crises de larmes, des impatiences même, non cette douce résistance et ce calme étonnant.

— Consulte M<sup>lle</sup> du Cendray, dit-il, songeant enfin à cette précieuse alliée; nous allons la retrouver au parc. Va mettre ton chapeau, ma mignonne.

Maud se leva; puis, s'inclinant, elle mit un dernier baiser sur le front de son père:

— Te quitter!.. Oh! jamais!

Et elle partit légère comme un oiseau

#### IV

C'était l'heure de la musique, et le parc offrait alors un ravissant coup d'œil, avec son essaim de fraîches toilettes et de jolis visages.

Un peu éloignées de la foule, garanties du soleil par un grand parasol que Maud appelait « le signe du ralliement », M<sup>lle</sup> du Cendray et sa nièce travaillaient à une bande de tapisserie. Mais Laurence, malgré la difficulté du dessin, levait fréquemment la tête, en proie à une préoccupation visible.

— Etes-vous sûre qu'elle vienne, ma tante? demanda-t-elle enfin après un long silence.

M<sup>lle</sup> Marthe fit un signe affirmatif.

— Oui, son père me l'a promis. Malheureusement, M<sup>me</sup> Laudec nous a vues, elle va se joindre à nous; je ne pourrai parler à Maud que plus tard.

On se serra un peu sous le parasol, pour faire place à la nouvelle venue, une jeune femme très parée, très bruyante, et une conversation banale s'engagea.

Laurence avait repris sa tapisserie.. De



plus en plus distraite à mesure que les minutes s'écoulaient, les écheveaux se brouillaient sous ses doigts impatients : elle confondait les nuances, regardant sans cesse l'allée par laquelle Maud arrivait d'habitude.

Bientôt un sourire parut sur ses lèvres, sourire vite effacé.

— Les voici, tante, annonça-t-elle.

Et plus bas : — Maud est bien pâle !

— Je vous laisse ma fille, mademoiselle, dit M. Gorvello après les saluts d'usage ; nous partons ce soir, comme vous le savez ; j'ai besoin de tout mon temps pour nos préparatifs. Conseillez Maud et grondez-la un peu ; elle n'est pas raisonnable.

Il s'éloigna. La jeune fille le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière un groupe de promeneurs.

Alors, se tournant vers M<sup>lle</sup> du Cendray :

— Père est appelé à Buenos-Ayres par des affaires pressantes, il a dû vous en parler... Comprenez-vous, chère grande amie, qu'il ne veuille pas m'emmener ?

— Mais oui, mignonne. Tu ne peux être qu'un embarras et un souci pour lui.

Les joues pâles de Maud se couvrirent d'une subite rougeur :

— Un embarras ! Un souci ! Moi, sa fille !... Qui donc le soignera s'il est malade ? Qui l'égaiera quand, après les tracas du jour, il se trouvera seul, le soir, dans une chambre d'hôtel ? Qui ?...

— Allons, interrompit M<sup>lle</sup> du Cendray, ma petite Maud s'exalte... Ton père et moi avons causé, ce matin, de ce voyage. D'un commun accord, tout bien considéré, nous trouvons plus sage que tu restes en France.

— Eh bien ! je donne raison à M<sup>lle</sup> Gorvello, dit alors M<sup>me</sup> Laudec. Vive l'imprévu, les émotions d'une traversée, les pays nouveaux ! Une de mes amies est revenue enthousiasmée de son séjour en Amérique : fleurs merveilleuses, fruits savoureux, forêts vierges, types étranges, mœurs totalement différentes des nôtres, autant d'attraits pour un esprit observateur. Pourquoi vouloir priver votre jeune amie de toutes ces jouissances ?

M<sup>lle</sup> du Cendray fit un geste d'impatience :

— Mon Dieu ! madame, parce que M. Gorvello y voit des inconvénients personnels.

Et changeant brusquement de conversation :

— Laurence, achève cette chimère, je te prie, ma vue est fatiguée. Maud, voici le morceau que tu désires entendre.

L'orchestre donnait en effet les premières mesures de *Contemplation* ! (1) Dans le parc, chacun se taisait pour écouter. La phrase mélodique, ciselée par les plus délicates fantai-

sies des instruments à cordes, voltigeait sur un rythme charmant ; l'esprit, emporté par le rêve, s'égarait dans l'espace à la poursuite d'invisibles fantômes... Maud, les yeux vaguement fixés devant elle, ne sentait même pas les larmes qui coulaient sur ses joues, tant elle était bercée par cette musique enivrante... Elle tressaillit lorsque Laurence lui dit à voix basse :

— Regarde à ta droite, vois ce monsieur appuyé contre un magnolia... Non, non, pas si loin, près de la corbeille d'héliotrope... Un monsieur vêtu d'un complet gris.

Maud inclina la tête en rougissant... Elle venait de reconnaître dans le jeune homme qui se tenait à l'écart de la foule, sous le magnolia fleuri, son guide du matin.

Sans remarquer le trouble de son amie, Laurence continua :

— Un roman, ma chère ! Tu sais, nous avons visité une fabrique après déjeuner, ce monsieur en est l'ingénieur : un ingénieur de talent, paraît-il. Le propriétaire, qui connaît beaucoup M<sup>me</sup> Laudec, lui a dit qu'il ne voyait personne, ne parlait à personne, vivait seul comme un loup, dans quelque maison de paysan située en pleine montagne. Malgré d'assez beaux appointements, il est vêtu depuis trois ans de ce complet que tu peux admirer. Son nom est Gérard, mais les ouvriers de la fabrique et les gens de Royat l'appellent : « le solitaire ». On soupçonne quelque grand malheur dans sa vie... Un roman, te dis-je.

Maud n'écoutait plus la musique... Le regard attaché sur Gérard, elle se souvenait de ces mots de Mathurine, prononcés peu d'heures auparavant : « Il est si triste, ce pauvre garçon ! »

Oui, il paraissait bien triste, en effet... Sous l'influence de cette captivante mélodie, l'expression de dureté qui avait frappé Maud, s'était évanouie pour faire place à un quelque chose de lassé, de navrant ; et quand, après des rentrées savantes, la phrase musicale finit par s'éteindre dans un dernier soupir des violons, la jeune fille le vit porter rapidement la main à ses yeux, sans doute pour cacher une larme furtive... Quels souvenirs lui rappelaient ces notes s'envolant dans l'espace ? Quelles visions pénibles ou charmantes faisaient battre son cœur ?... Maud l'ignorait ; mais, sensible à toute souffrance, plus sensible encore ce jour-là, parce que le départ prochain lui donnait une certaine angoisse, il lui eût semblé doux de tendre la main à cet inconnu et de lui dire : « Je vous plains. »

Gérard se retourna soudain pour partir. Son regard rencontra celui de la jeune fille fixé sur lui avec une sympathie évidente. Il la reconnut et, lui envoyant un salut respectueux, il s'éloigna par une petite allée sinueuse.

(1) Edmond Lemaigre.



— Comment! s'écria Laurence au comble de la surprise, le solitaire...

Maud l'interrompit :

— Tu me contais son roman, ma chère, j'ai à te conter le mien... Quelle aventure, Laurie!

— Oh! dis vite... Cet ingénieur est très bien, sais-tu! Allons, commence. Il était une fois...

A ce moment, la voix de M<sup>lle</sup> du Cendray se fit entendre.

— Rentrons, mes enfants; Maud a juste le temps de s'occuper de sa malle et de dîner... M<sup>me</sup> Laudec entendra le dernier morceau; je lui confie la garde du parasol... Toi, Laurence, prends la tapisserie et les ombrelles; Maud va me donner le bras.

Les trois femmes, en traversant le parc, n'échangèrent que des remarques banales; mais, une fois sur la route, M<sup>lle</sup> du Cendray serra la petite main de Maud :

— Voyons, mignonne, parlons raison: suivre ton père est une folie, une imprudence... Je comprends ton amour filial; toutefois, à cette heure, je ne puis qu'approuver ce qu'il te conseille.

Maud garda le silence, et sa main trembla légèrement dans celle de sa vieille amie.

— Tu ne dis rien?... Songe que son absence sera de courte durée.

— Les affaires peuvent trainer, murmura Maud. S'il reste six mois ou un an, chère grande amie!

— Y songes-tu? Six mois! Un an!

Et M<sup>lle</sup> Marthe, s'ingéniant à convaincre la jeune fille, se mit à compter approximativement le temps nécessaire pour le voyage, les consultations diverses...

— Mettons, au maximum, trois mois, conclut-elle; ce n'est rien, tu le vois.

Maud était retombée dans un mutisme absolu... On arrivait à l'hôtel, cependant, une conclusion s'imposait.

— Allons, petite, finissons-en... Pour t'em-

pêcher de le suivre, ton père ferait une concession, je crois. Préférerais-tu rester au Cendray en son absence?

— Oui, chérie, avec tante, Raymond et moi, ajouta Laurence, les yeux brillants. Nous mènerions une vie de sœurs; comme autrefois, tu sais?...

Maud inclina la tête.

— Je sais, je me souviens... Le Cendray est une demeure très aimée; enfant, j'y ai trouvé soins et chaudes caresses; maintenant, mon cœur s'y épanouit sous vos affections si vraies... Mais, vraiment, grande amie, pardonnez mon entêtement, je ne resterai pas... même au Cendray.

Et comme M<sup>lle</sup> Marthe voulait encore la persuader, Maud, dans la solitude du corridor conduisant à leurs chambres, entourait la vieille demoiselle de ses bras caressants :

— N'insistez plus, je vous en prie, murmurait-elle dans un baiser; laissez-moi le suivre par delà les mers, il y consent, je le devine... Si je dois souffrir, je serai si heureuse, oui, si heureuse de souffrir un peu pour lui!... N'avez-vous pas souffert davantage, vous, chère grande amie?

Un soupir étouffé fut la seule réponse à ses paroles...

Les cœurs qui se donnent tout entiers, sans retour sur eux-mêmes, ne guérissent jamais de certaines blessures. Ils portent vaillamment leur croix, mais l'oubli leur est inconnu... Marthe du Cendray avait un de ces cœurs-là...

Quinze jours plus tard, *La Plata* quittait Bordeaux, faisant voile pour l'Amérique. Au milieu des nombreux passagers, M. Gervello se promenait lentement... Maud s'appuyait sur son bras et, radieuse, regardait la terre de France disparaître à l'horizon...

MATHILDE AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)

## Pour une fin d'année

*Elle a fui semant sur sa route  
Les espérances, les douleurs.  
Ivresse, désespoir et doute,  
Beaucoup d'épines, peu de fleurs.*

*Et pourtant, quand l'airain sonore  
Annonce la fin de son cours,  
On voudrait prolonger encore  
Son règne au moins de quelques jours.*

*Car le nouvel an qui se lève,  
Qu'apporte-t-il dans son manteau?  
Accomplissement d'un beau rêve,  
Succès, guerre ou paix du tombeau?*

*Pour les enfants, peu leur importe,  
L'avenir leur paraît si doux!  
« Bonhomme Etrenne » est à la porte,  
Avec les bras pleins de joujoux.*

*Mais l'homme, devant les années  
Qui vont s'ouvrir, est soucieux...  
Tant de roses se sont fanées!  
Tant de pleurs ont mouillé ses yeux!*

*Qu'il a peur d'un nouveau problème,  
Prévoyant la solution!...  
Et demande le bien suprême  
A Dieu : la Résignation!...*

PIERLIS.



# Gante Yane

## PREMIÈRE PARTIE



UR la ligne de Paris à Granyville, dans un verdoyant vallon du département de l'Orne et non loin de la forêt d'Andaine, une vieille gentilhommière dresse ses tourelles en poivrières au pied d'un coteau boisé. C'est dans cet antique logis, ombragé de chênes séculaires, que vivaient en 188. la douairière du Bois-

Julien et ses deux petites-filles.

Christiane et Germaine étaient les seules survivantes d'une famille jadis prospère, les seules héritières d'une fortune composée en majeure partie d'honneur, de loyauté et des gloires des anciens preux dont les portraits ornent le grand salon de la Hublotière; la Révolution avait dissipé les écus sonnants des Bois-Julien et fait tomber plus d'une de leurs têtes sous le couperet des exécuteurs.

Richard, le père des deux fillettes, avait épousé, par amour, une charmante femme, de bonne noblesse normande comme lui, pauvre aussi comme lui. Il était mort, jeune encore, des suites de la terrible guerre de 1870, où il s'était battu comme un lion et comme un gentilhomme.

Peu d'années après, *Elle* succombait à son tour, après une longue et cruelle maladie, disant, sur son lit de mort, à Christiane, âgée de douze ans : « Ma pauvre enfant, je te confie ta sœur; toute jeune que tu sois toi-même, jure-moi d'être une mère pour elle. »

Et l'enfant l'avait juré.

Alors, la « jeune dame du Bois-Julien » (comme on disait dans le pays) s'en était allée tout doucement rejoindre son époux dans l'humble cimetière du village, à l'ombre de la vieille église. Et la douairière s'était trouvée seule avec les deux petites, les aimant de toute la passion attendrie des grand'mères, se

faisant jeune pour participer à leurs jeux, leur tenant à la fois lieu d'aïeule, de père et de maman.

..

A l'époque où commence ce récit, Christiane avait vingt-quatre ans, Germaine seize. L'aînée était une belle jeune fille distinguée, jolie, fort jolie même, avec ses grands yeux noirs, très profonds et très doux, ses cheveux de jais, mollement ondoyants, sa bouche souriante et fraîche où se jouaient l'esprit et la bonté; très posée, grave et réfléchie, moins jeune fille que jeune mère, enveloppant d'une affectueuse protection sa petite sœur, qu'elle adorait. Mais cette gravité n'avait rien de morose; la vertu de Christiane était aimable, gaie, d'une gaieté calme et comme voilée, peut-être par le souvenir des deuils qui avaient attristé son enfance, peut-être par le sentiment de son rôle, tout de dévouement : Un rayon de soleil dans un brouillard.

La blonde Germaine mettait la note vive et claire dans le manoir aux murs gris. Avec son opulente chevelure d'or, toute bouclée, ses yeux bleus, ses dents blanches et ses lèvres roses, sa voix cristalline où s'égrenaient souvent les fusées d'un rire argentin, la cadette représentait l'élément insouciant et joyeux de la maison. Gâtée à l'envi et comblée de tendresses par son aînée et sa grand'maman, elle était, entre ses « deux mères », la plus heureuse des jeunes filles.

Leur éducation à toutes deux s'était faite à la Hublotière, par les soins de la fille d'un officier pauvre, frère d'armes de leur père, mort en brave devant l'ennemi, et pour laquelle les six cents francs, avec la table et le logement, offerts par M<sup>me</sup> du Bois-Julien, avaient été la manne providentielle. D'un esprit et d'un cœur supérieurs, fort instruite, simple, bonne sans faiblesse et d'une grande dignité naturelle, M<sup>lle</sup> Hélène, appelée auprès de Christiane aussitôt après la mort de sa mère, avait su faire de son élève, nature délicate et fine, une *vraie femme* dans toute l'acception du mot.

A dix-huit ans, Christiane était tout à la fois une maîtresse de maison accomplie et la plus distinguée des jeunes filles que les du Bois-Julien eussent jamais comptées dans toute leur lignée. Excellente musicienne, chantant comme un rossignol et peignant fort agréablement, elle ne négligeait pas les menus ouvrages



féminins et ne dédaignait point, le cas échéant, d'aider la vieille Madelon, la cuisinière-femme de chambre du château, dans les multiples fonctions de sa charge. C'est à ce moment que M<sup>lle</sup> Hélène, rappelée près d'une tante infirme, avait quitté la Hublotière, laissant l'éducation de Germaine aux soins de son aînée; celle-ci s'était admirablement acquittée de sa tâche et avait fait de sa sœur une ravissante créature à l'esprit cultivé, au cœur droit, digne en tous points de ses éducatrices et de ses aïeux.

..

Elles vivaient ainsi, paisibles et calmes, occupant agréablement leur temps, faisant le bien autour d'elles; adorées de tous, des paysans et des pauvres; idolâtrées par leur grand'mère, qui se consolait presque, les voyant si charmantes, de n'avoir pas de petits-fils pour perpétuer le nom.

Femme d'esprit et cœur d'élite, sous une apparence un peu brusque et des allures que les dames maniérées de la petite ville et du gros bourg voisins trouvaient quelque peu cavalières, M<sup>me</sup> du Bois-Julien, malgré ses soixante-dix ans, était très moderne de goûts et d'idées, sauf un point cependant: la distinction des castes. Avec elle, il fallait, avant tout, être *bien né*! Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir lu tous les philosophes et de priser très fort Jean-Jacques et Voltaire, bien qu'elle fût au fond solidement et sincèrement chrétienne; sa bourse et sa main étaient toujours ouvertes aux bonnes œuvres de son curé. Elle avait avec tous son franc-parler, allant droit au but, appelant comme elle disait: «Chaque chose par son nom et ne parlant point en Arabe alors qu'elle pensait en Français». Au demeurant, une des plus aimables femmes de sa province et de son époque, et «la perle des grand'mères», selon le témoignage de ses petites-filles.

Tous les ans, vers la fin de l'été, elles s'en allaient toutes trois chez une amie de la douairière, vieille dame à peu près du même âge, habitant non loin de Bagnoles, avec son fils, sa belle-fille et trois petits enfants, une jolie propriété appelée le Ruisset.

Cette famille de la Morange était à peu près, avec les de Vernes, les seules relations des châtelaines de la Hublotière. M<sup>me</sup> de Vernes, veuve elle aussi et cousine éloignée, par les femmes, de M<sup>me</sup> du Bois-Julien, qu'elle appelait «ma tante», demeurait à Rouen avec son fils unique, le comte Raoul, âgé de vingt-huit ans, et qui, malgré son arbre généalogique dont les racines plongeaient dans la nuit des temps et des croisades, avait accepté une place de

substitut dans l'ancienne ville des ducs normands.

La jeune dame de la Morange, née de Vernes, invitait régulièrement Raoul, son cousin germain, à venir, ainsi que sa mère, passer une partie de ses vacances à la campagne. C'était une joie pour le jeune magistrat de pouvoir se reposer dans cette habitation charmante, au milieu de gens spirituels et aimables et, peut-être aussi, d'y retrouver ses jolies cousines; car, presque toujours, le baron de la Morange, qui se plaisait à avoir beaucoup de monde autour de lui, réunissait en même temps les deux familles. Il se pouvait que la baronne douairière cachât sous ses bandeaux argentés quelque projet d'avenir qu'elle se gardait bien de faire connaître au profane, car elle secondait, en souriant, les intentions de son fils et déclarait «qu'il était bien plus commode d'avoir en même temps les de Vernes et les du Bois-Julien». Aussi, chaque année, les réunissait-elle au Ruisset, à la grande joie des bêtes, qui trouvaient en Germaine et en Raoul, malgré ses grandes moustaches, d'infatigables compagnons de jeux. Les mamans, de leur côté, se revoyaient avec plaisir. Madeleine de la Morange et Christiane sympathisaient de tous points; et M<sup>me</sup> de Vernes s'entendait à merveille avec les deux aïeules, aussi jeunes qu'elle de cœur et d'esprit.

..

Le Ruisset est bâti dans un site admirable. Au fond, la forêt d'Andaine étend à perte de vue la verdure de ses frondaisons; une colline rocheuse, où la mousse s'accroche aux saillies des blocs de granit, borne l'horizon sur l'un des côtés. En avant du castel, une majestueuse avenue de vieux arbres lui donne une physionomie tout à fait seigneuriale; une grande cour, coupée de massifs agréablement variés, s'étend devant la porte, au lourd marteau ciselé, qui donne accès dans le vestibule, largement dallé de pierres blanches, où la voix résonne ainsi qu'en une église.

Derrière la maison d'habitation, un magnifique jardin étale ses pelouses verdoyantes et ses buissons d'arbustes verts jusqu'à un joli petit cours d'eau, le Ruisset, qui le sépare du parc, puis s'en va, babillard et joyeux, jusqu'au moulin, dont il fait tourner la meule, pour revenir, en ses sinueux caprices, baigner le lavoir de la ferme et ses plantureuses prairies.

C'est là, dans ce décor tout plein de fraîcheur et de poésie, que nous retrouvons, au commencement de septembre 1881, Christiane, Germaine et leur grand'mère, avec la comtesse de Vernes et Raoul.



Le soir estompait doucement les contours de la colline, des ombres mystérieuses flottaient obscurément sur les arbres noirs de la forêt; la nuit, pourtant, était sereine; le croissant argenté de la lune brillait, ainsi qu'une faucille, au profond du ciel bleu, où scintillaient les étoiles. C'était une de ces soirées merveilleuses où l'âme humaine et la nature s'unissent et se comprennent en un murmure poétique et divin; où l'amour est caché partout : dans la brise qui chante et vous frôle en passant, dans l'insecte qui bruit, dans la feuille qui frissonne, dans la fleur qui s'endort en fermant son calice, où le papillon a mis un baiser.

Le dîner s'achevait gaiement.

Les du Bois-Julien étaient au Ruisselet depuis quinze jours, les de Vernes depuis huit. Et, pendant cette semaine, Raoul n'avait guère quitté ses cousines, imaginant mille prétextes pour se rapprocher d'elles : dans les excursions, où il se faufilait dans la voiture des « petits », certain d'y trouver la rieuse Germaine, et la sérieuse Christiane qui se chargeait obligeamment de la surveillance; dans les promenades à pied, où son allure de bon marcheur s'arrangeait mieux, assurait-il, de la démarche souple des jeunes filles que du train-train un peu lent des gens respectables. M<sup>me</sup> du Bois-Julien lui lançait de temps à autre un de ces rappels spirituels et grondeurs dont elle avait le monopole, tandis que la vieille baronne de la Morange souriait malicieusement en regardant Christiane et le jeune comte au travers de ses lunettes à branches d'or.

Le charme pénétrant qui enveloppait toutes choses entraînait dans la salle à manger par les fenêtres grandes ouvertes, et quand le baron proposa un tour de parc, sa motion fut accueillie avec un réel enthousiasme. Les enfants réclamèrent Germaine pour une partie de croquet qui leur fut permise avant le coucher; et les autres, les parents, avec la grande sœur et le jeune magistrat, s'acheminèrent vers le jardin et, par-delà le pont rustique, se perdirent sous les ombrages du parc.

Tout à coup, M<sup>lle</sup> du Bois-Julien sentit le bras de son cousin trembler sous le sien; et comme, à la lueur d'un rayon de lune, elle observait son visage, elle le vit pâle et très ému. Alors, soudainement troublée, elle porta la main à son cœur et se laissa tomber sur un banc de mousse au bord d'un minuscule étang, où des plantes aquatiques étalaient leurs larges feuilles sur l'eau transparente, reflétant les étoiles ainsi qu'en un miroir.

A dix pas, dans l'allée voisine, M<sup>me</sup> de la Morange et sa vieille amie redisaient des choses d'autrefois et peut-être aussi des choses de l'avenir, car les noms des deux jeunes filles et celui du substitut revenaient souvent dans leur

causerie. Leurs voix parvenaient distinctement aux oreilles de Christiane, qui se taisait, sentant confusément que cet instant serait la minute suprême de sa vie, celle qui déciderait de son bonheur; car elle aimait son cousin de toutes les forces de son cœur chaste de jeune fille. Le soin qu'il mettait à se rapprocher des deux sœurs depuis son arrivée ne lui avait point échappé et, pour la première fois de toute son existence, peut-être, elle avait, pendant ces huit jours, songé à elle-même et fait, elle aussi, comme toute femme à son âge, des projets d'avenir.

Raoul s'était assis sur un tronc d'arbre renversé, sorte de siège rustique, et d'une voix basse, contenue, mais cependant vibrante et chaude, il lui disait combien il lui était doux de les avoir retrouvées au Ruisselet, contant les mille subterfuges qu'il avait employés pour se rapprocher d'elles. Puis, il parla de lui : il avait vingt-huit ans, une situation qui ne pouvait qu'embellir; il serait bientôt, sans doute, nommé juge. N'était-il pas temps de songer à se marier?... Sa mère le désirait aussi ardemment que lui-même; la baronne douairière, souriant à ses projets, lui avait promis de plaider sa cause auprès de M<sup>me</sup> du Bois-Julien et lui avait dit avant le dîner : « Allons, mon pauvre Raoul, un peu de courage donc; Christiane est bonne et charmante, pourquoi ne lui parleriez-vous pas, tout simplement ? » Et c'est ce qu'il avait résolu de faire; il y avait songé pendant tout le repas, préparant ses phrases et s'armant de courage; puis, pris de peur au dernier moment, ému, tremblant comme un enfant, ne sachant plus que dire et sentant son cœur battre dans sa poitrine un tic-tac désordonné... Enfin, il remettait son sort entre ses mains.

Christiane écoutait comme en rêve; c'était une musique divine, quelque chant du paradis, que toutes les douces choses que lui murmurait son cousin.

Alors, très bas, presque sans en avoir conscience :

— Parlez, Raoul, fit-elle doucement; pourquoi craignez-vous ?

Il lui prit la main et à demi agenouillé devant elle :

— Oh ! comme vous êtes bonne ! dit-il. Alors, vous permettez ?... Vous voulez bien ?... Si vous saviez comme on est malheureux quand on aime ! J'avais toujours juré de ne me marier que selon mon cœur et je tremblais d'être repoussé !... Si belle ! si bonne ! si charmante ! Alors, vous permettez ?... Vous m'autorisez ?... Oh ! Christiane, vous me rendez le plus heureux des hommes !

Simplement, elle retira sa main ; et se levant :

— Maintenant, ajouta-t-elle, il faut rejoindre



ces dames et M. de la Morange; demain, — et sa voix tremblait un peu, — demain, vous parlerez à grand'maman.

Mais lui, la retenant doucement :

— Alors, vous croyez qu'elle voudra ?

— Sans doute, répondit la jeune fille en se dégageant.

— Chère Christiane, encore un mot, un seul, promettez-moi...

Il s'arrêta.

Non loin, sur la pelouse du jardin, la fameuse partie de croquet se poursuivait, très chaude, car des voix d'enfants parvenaient jusqu'à eux, mêlées d'éclats de rire qui partaient en fusées. Les coups secs des maillets sur les boules ponctuaient les explosions de joie saluant un coup maladroit. A part cela, le silence régnait; ce grand silence des bois qui repose l'esprit et dilate le cœur; quelques rares oiseaux passaient, rapides, effleurant les feuilles d'un coup d'aile; le ruisseau chantonnait tout bas et comme discrètement, craignant de réveiller la nature endormie. Ça et là, dans les mousses, quelques vers luisants s'allumaient.

— Partons, Raoul, dit la jeune fille. Il se fait tard !

— Encore un mot, supplia-t-il. Promettez-moi d'être mon avocat...

— Près de qui donc ? demanda-t-elle.

— Mais... près d'elle. Moi, je n'ose pas. Elle... vraiment, elle me déconcerte... Jamais je n'oserais lui dire que je l'aime... Elle est trop gaie. Tenez, écoutez ! Allez donc lui parler de choses sérieuses, d'amour et de mariage !... J'ai peur, en vérité, qu'elle ne me réponde par un éclat de rire comme celui-ci.

C'était un éclat de rire, en effet, frais et perlé, joyeux et sonore, qui, traversant l'espace, tomba comme un glas sur le cœur de Christiane. Elle venait tout à coup de comprendre : ce rire, c'était celui de Germaine; c'était Germaine qu'il aimait ! Il s'adressait à elle, la grande sœur, « la mère », pour qu'elle lui servît d'interprète, pour qu'elle assurât son bonheur ! Alors, il lui sembla que tout s'écroulait autour d'elle et, sans force, sans voix, elle retomba sur le banc de mousse qu'elle venait de quitter tout à l'heure, l'âme vibrante de bonheur et d'allégresse.

Mais cette défaillance ne fut qu'un éclair. Il y allait de sa dignité. Christiane se releva, le cœur brisé, froide comme un marbre, mais calme en apparence. Et d'une voix sans cordes, qui pourtant ne tremblait point, répondit simplement :

— Je lui parlerai, je vous le promets.

Puis, repoussant du geste le bras que son cousin lui offrait, elle passa devant lui et rejoignit, de son pas souple et ferme, Madeleine

de la Morange et son mari, qui venaient à leur rencontre.

Et Raoul, l'esprit tout rasséréné, en passant par le jardin où les joueurs pliaient bagages, sous prétexte de débarrasser Germaine du croquet dont elle se chargeait, lui baisa tendrement la main. Elle le regarda, surprise, mais charmée ! les yeux mouillés et toute frissonnante d'une joie ineffable et nouvelle.

En ce moment arrivait Christiane avec les de la Morange; la voyant restée là, interdite et tremblante, la grande sœur s'approcha et, apercevant le groupe des petits qui rentraient escortés de M<sup>me</sup> de Vernes et du substitut, dit rapidement à voix basse :

— Il t'a parlé ?

— Oh ! non, répliqua la mignonne ; il m'a seulement baisé la main et... cela m'a été au cœur. Je serais si fière qu'il m'aimât !

— Tu l'aimes donc, toi ? reprit l'aînée avec un accent qu'elle ne se connaissait pas.

— Je... Je ne sais pas ; mais je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. J'ai tout ensemble envie de pleurer et de crier mon bonheur aux nuages.

— C'est bien de l'amour, pensa Christiane. Hélas ! j'étais ainsi il n'y a qu'un instant. Et maintenant, tout est fini. Puisqu'ils s'aiment, il ne me reste, moi, qu'à oublier.

Et, silencieux, ils rentrèrent au château, où les grand'mères, déjà revenues, se disaient bonsoir avec des sourires malicieux et des regards qui signifiaient : « Ils se sont enfin expliqués, nos enfants. Demain, il y aura du nouveau. »

..

Dès sept heures et demie du matin, en effet, Christiane pénétrait chez son aïeule. La pauvre fille avait pleuré toute la nuit, heureuse d'être enfin libre et sans contrainte, tandis que, dans la chambre voisine, Germaine souriait aux songes roses qui peuplaient son joyeux sommeil.

En voyant les joues pâles et les traits battus de sa petite-fille, M<sup>me</sup> du Bois-Julien se dressa brusquement sur son oreiller :

— Mon Dieu ! Qu'as-tu ? fit-elle, inquiète.

— Des nouvelles sérieuses, bonne maman, répondit Christiane avec un pâle sourire.

Et, comme pour se donner du courage, elle embrassa longuement ce beau front couronné de cheveux blancs, ce front maternel qui, tant de fois, s'était penché sur son lit de fillette, attentif et câlin.

— Raoul demande la main de Germaine et m'a priée de plaider sa cause auprès de vous... et auprès d'elle.

— Raoul épouser Germaine ! répéta M<sup>me</sup> du



Bois-Julien comme si elle ne pouvait se résoudre à admettre une telle énormité. Germaine... une enfant ! Allons, tu as mal compris ; c'est de toi qu'il s'agit.

— C'est *Elle* qu'il aime, répondit Christiane.

— Mais toi, il me semblait que tu...

— Germaine aime Raoul, bonne maman.

— Elle te l'a dit ?

— Elle ne sait pas encore lire dans son cœur. Mais elle l'aime aussi, j'en suis sûre, et, les mariant, nous ferons deux heureux.

— Et toi ?... Tu seras malheureuse, n'est-ce pas ? Car tu aimes ton cousin, je le sais. Est-ce que je me trompe à ces choses-là, ajouta la bonne dame, répondant au geste de protestation de la jeune fille. Mais je ne veux pas que tu te sacrifies, *je ne le veux pas*, entends-tu ? D'ailleurs, est-ce qu'une cadette se marie avant son aînée, et à seize ans encore ? Allons donc ! Ah ! bien, si nous avions pu nous douter de cela, ma vieille amie et moi, nous aurions joliment engagé ton substitut à t'épargner ses confidences. A-t-on jamais vu charger une femme, jeune et jolie, d'aller parler à une autre des projets matrimoniaux d'un monsieur si admirablement fait pour elle-même ?... Mais il est fou ! ma parole d'honneur, il est fou !

Et, tout en monologuant, la douairière passait fiévreusement sa robe de chambre et se préparait à aller sermonner son inconséquent de neveu.

— Germaine aime Raoul, bonne maman, dit pour la seconde fois Christiane. Et, puisque

c'est à elle qu'il pense, lui, il ne faut pas, vous comprenez bien, que l'on se doute...

— Oui, tu as raison, répondit M<sup>me</sup> du Bois-Julien subitement calmée, tu as raison. Ah ! comme il faut savoir, nous autres femmes, immoler notre cœur pour sauver notre dignité !

Et, attirant vers elle la noble créature qui se sacrifiait si généreusement, sans un mot amer, sans une plainte, elle l'embrassa longuement.

Alors, sous cette étreinte si sincère et si tendre, toute la douleur de Christiane se fondit ; et, blottie comme jadis, au temps où elle était petite fille, dans les chers bras grand-maternels, elle pleura doucement, doucement et longtemps.

Six mois plus tard, Raoul de Vernes, nommé juge au tribunal de D., épousait Germaine du Bois-Julien dans la vieille petite église, toute embaumée de fleurs, toute scintillante de lumières, toute illuminée de soleil.

Christiane avait décliné le rôle de demoiselle d'honneur, ne voulant être, disait-elle, que la « mère de la mariée ». Ce fut elle qui fixa le voile et la couronne au front de la blonde épousée, en lui disant, dans un baiser tout maternel :

— Sois heureuse !... Car ton bonheur, c'est toute ma vie, maintenant.

JACQUES AVRIL.

(La fin au prochain numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### PEINTURE MÉTALLIQUE SUR VELOURS

Le velours sur lequel on veut peindre est fixé sur un carton épais au moyen de quelques épingles.

On indique les contours du motif qu'on se propose de peindre avec une couleur métallique très peu épaisse ; on remplit ensuite par empâtement l'intérieur du dessin, en variant les teintes d'une façon harmonieuse, et on obtient sans peine des nuances fondues en trainant la brosse perpendiculairement du centre au contour extérieur d'une feuille.

Quelques essais suffisent pour apprendre la consistance nécessaire qu'il faut donner à la poudre métallique pour la fixer sur l'étoffe au moyen d'un vernis spécial appelé *mixture*.

La juxtaposition des couleurs et les retouches donnent à l'ensemble de ce travail beaucoup de relief et d'éclat ; lorsqu'il est terminé, on peut en augmenter l'originalité en fixant sur les pistils un peu d'*aventurine* au moyen d'un pinceau imbibé de vernis ordinaire.

Les pinceaux doivent être très durs, sans pointe, semblables à des petites brosses, et de moyenne grosseur. Ils s'entretiennent propres en les lavant dans un peu de *solution* préparée exprès pour cet ouvrage.

Le velours doit toujours rester très souple, malgré la peinture, et si les fleurs métalliques sont un peu plus grandes que nature, la décoration en est fort jolie pour ameublement, bandeau de cheminée, écran, dessus de piano, panneau, portière, etc.



# REVUE MUSICALE

Adieu à l'année 1893. — Souhais utiles. — Opéra-Comique : *L'Attaque du Moulin*. — Nouveautés de choix.



**P**our quel motif voyons-nous disparaître sans regrets la vieille année? Dans quelques jours, nous lui dirons : bon voyage ! avec plaisir, et pourtant, personnellement, nous n'avons pas à nous en plaindre. Mais nous connaissons ses méfaits qui, là ou ailleurs, sont assez nombreux pour justifier les méfiances que déjà son nom seul nous inspirait lorsque, il y a près de douze mois, elle débarquait sur notre planète. Qui oserait affirmer que la somme de ses grâces n'a pas été dépassée par celle des mauvaises influences qu'elle cachait sous son mystérieux manteau, la nuit où le beffroi des siècles sonnait l'heure de son arrivée? Nous sommes des premières à le reconnaître en songeant aux effroyables catastrophes et aux douleurs inconsolables qu'elle a eu la férocité de semer sur sa route. Elle nous raitait hier soir de monstre d'ingratitude, en causant avec la nouvelle venue, l'année 1894, au moment de lui remettre son sceptre cabalistique, prétendant nous avoir fait un cadeau d'un prix inestimable. Mais cette dernière lui a rivé la langue au palais en lui déclarant que ce cadeau précieux nous était venu de Crons-tadt, sur les ailes de la fée 1891. Extrêmement désappointée, la vieille voyageuse a dissimulé un mauvais sourire, plissé sa lèvre flétrie et, d'un air pincé, tiré sa révérence, que nous n'avons pas la moindre intention de lui rendre. Cependant, en la voyant partir, nous nous demandons où va-t-elle? Le charmant poète Musset va nous le dire :

Quelque part, loin, bien loin, par delà les étoiles,  
Dans un pays sans nom, ombreux et plein de voiles,  
Sur le bord du néant jeté;  
Limbes de l'impalpable, invisible royaume  
Où va ce qui n'a pas de corps ni de fantôme,  
Ce qui n'est rien ayant été.

Quant aux souhaits, notre vieille expérience nous a démontré que, sur le papier, ils sont de peu de valeur. Gardons-les au fond de notre cœur et tâchons de les réaliser nous-mêmes, en travaillant au bonheur de ceux qui nous sont chers : ne sera-ce pas commencer à édifier le nôtre ?

Une belle première à l'Opéra-Comique, c'est là un joli début pour la chronique musicale du *Journal des Demoiselles*. — Mais, diront nos rieuses lectrices, c'est un drame bien sombre pour inaugurer une année qui se présente à nous, assure-t-on, pleine de surprises attrayantes et de sourires engageants. — Certes, c'est un peu notre avis, mais nous leur répondons que, parfois, les larmes sont aussi près du rire que le rire l'est, ou peut l'être, des pleurs... et que, somme toute, mieux vaut cent fois avoir l'illusion de la douleur que la douleur elle-même. C'est ce que M. Haraucourt exprimait récemment, en vers harmonieux, à l'Eden :

Tu ris pour attendre tes larmes,  
Et ton rire en est douloureux ;  
Tes yeux ont deviné les charmes  
Que les pleurs vont avoir pour eux.

Dans le livret de *L'Attaque du Moulin*, drame en quatre actes, très remarquablement extrait d'une nouvelle de M. E. Zola par M. L. Gallet, il y a, en effet, peu de scènes gaies. Et là on peut dire avec raison que les larmes sont près du rire.

D'un commun accord, les auteurs ont compris la nécessité de placer l'action de leur drame en 1793, tout en conservant au théâtre le lieu où elle se déroula, d'après M. Zola. Nos lectrices devant être peu habituées à la lecture des ouvrages de cet écrivain, nous retracerons à traits rapides les lignes principales de cet émouvant scénario.

Au lever du rideau, le père Merlier, propriétaire du moulin de la Morelle, au joli pays de Lorraine, a réuni ses amis de Gagay et des environs pour célébrer les fiançailles de sa fille, Françoise, avec Dominique, un travailleur solide qu'il a recueilli et qui lui est d'autant plus dévoué qu'il aime sa fille et en est aimé. Resté veuf, avec un enfant en bas âge, le père Merlier confia le soin de Françoise à sa brave servante Marceline, dont les fils sont morts à la guerre et qui a reporté sur la fillette toutes ses tendresses maternelles. Ils vivaient si heureux au moulin, quand, par ce beau jour de fête, au milieu des chansons, des fleurs et du choc des verres, un cri d'alarme a retenti ! Le tambour municipal vient glacer tous les cœurs en annonçant que la guerre est déclarée. Tous les convives se dispersent, prêts à se ranger sous le drapeau. Dominique est Flamand, mais il défendra le drapeau de son pays d'adoption.



Au second acte, le moulin saccagé a résisté à cinq heures d'attaque furieuse; le pays est envahi. Dominique a combattu, il est découvert et condamné comme étranger à être fusillé. Il s'y résigne avec courage, adressant ses adieux à sa fiancée, à la forêt où il vint si souvent raconter aux étoiles son rêve si douloureusement évanoui. Cependant, Françoise veut le sauver. Elle le supplie de fuir, en plaçant dans sa main l'arme qui doit lui livrer passage en frappant la sentinelle ennemie qui garde les malheureux assiégés. Il y réussit et, lorsque le rideau se lève sur le troisième acte, la sentinelle est tombée victime de son devoir. Le capitaine voulant la venger et ne découvrant pas Dominique, s'empare du père Merlier comme otage; il paiera pour le coupable.

Au dernier acte, le moulin est militairement gardé. Dominique revient furtivement, il est inquiet. Mais le vieux meunier lui ordonne de s'éloigner, seul; il ne veut pas abandonner les deux pauvres femmes à la brutalité des troupes ennemies et fait généreusement le sacrifice de sa vie pour sauver ses enfants et la fidèle Marceline. Pourquoi faut-il que Dominique revienne trop tard pour le soustraire au sort qui l'attend? Merlier est entraîné sur l'ordre du capitaine et tombe frappé par les balles meurtrières au moment où celui-ci accourt avec les soldats français qui mettent les étrangers en déroute.

Tout ce dernier acte est d'une telle intensité d'émotion, qu'il est impossible de retenir ses larmes.

Pour qui connaît les pages suaves et éthérées du *Rêve*, des mêmes auteurs, ce ravissant ouvrage où M. Bruneau a fait apprécier la main d'un maître et l'imagination d'un artiste, l'attraction était grande de le voir passer de la poésie extatique de son œuvre capitale aux sombres péripéties du drame le plus vécu et le plus humain. Il l'a traité avec une entente de la scène et une sincérité d'expression qui le placent au premier rang des maîtres de notre jeune école.

Tout son premier acte, le seul où règne l'allégresse et la joie, est ravissant de simplicité et de grâce. Les couplets du meunier, repris par le chœur, la réponse de Marceline, tout ce que l'orchestre raconte de charmant est rempli de trouvailles heureuses et dignes des belles strophes de Marceline, dont le lyrisme est grandiose et où M<sup>lle</sup> Delna s'est révélée tragédienne de race.

On en retrouve quelque écho dans l'introduction du second acte, où l'on pénètre dans le drame pour n'en sortir que par de rares alternatives de douceur où les jeunes fiancés peuvent parler de leur amour. Dans l'air rempli de charme : « Le jour tombe », que chante si

délicieusement Dominique (M. Vergnet), dans son duo avec Françoise, deux pages exquises, la mélodie circule largement au chant comme à l'orchestre.

Dans le troisième acte, la déclamation lyrique, palpitante et pressée, est aussi parfois traversée par une inspiration expressive et tendre qui jette, comme sur un ciel noir d'orage, des rayons de soleil bientôt obscurcis. Telle la phrase mélancolique de la sentinelle, que précède une magistrale introduction où l'on aime à rencontrer le beau motif d'ouverture du premier acte.

Le dernier, comme le précédent, est rempli par de palpitants récits écrits dans le meilleur style. Il s'ouvre par une page instrumentale d'une superbe envolée et, après les plus poignantes scènes, on arrive à la septième, où se trouve cette page si touchante du père Merlier : « Te souviens-tu », qu'il chante en dialogue avec sa fille, en l'embrassant pour la dernière fois... sans le lui dire. C'est là que, se retournant vers son moulin, il lui adresse d'éloquents adieux. Rien de plus déchirant que cette scène, si ce n'est celle qui la suit, la dernière, et où l'arrivée des Français est l'arrêt de mort du courageux meunier, qui paie de sa vie celle de Dominique. Au moment où son père est entraîné par les soldats qui vont le fusiller, Françoise éperdue tombe à genoux, et Marceline s'écrie douloureusement : « Oh ! la guerre ! Héroïque leçon et fléau de la terre ! »

M. Bruneau est un compositeur aussi savant que merveilleusement doué. C'est sur la scène de l'Opéra que nous l'attendons maintenant.

M<sup>lle</sup> Delna, dont la voix, exceptionnellement belle, est servie par un tempérament dramatique des plus rares à son âge, a admirablement compris le rôle lourd et difficile de Marceline. C'est en artiste consommée qu'elle a chanté les strophes de la guerre. MM. Bouvet et Vergnet ont droit aux mêmes éloges, et tous les autres artistes ont bien mérité du public et du compositeur. L'orchestre du maître Danbé s'est souvent fait applaudir dans les pages instrumentales comme dans les ensembles, dont aucune des délicates nuances n'échappent à cet éminent chef. M. Carvalho a consacré à *L'Attaque du Moulin* une mise en scène digne de l'œuvre.

Voilà, comme nouveauté, un cadeau tout trouvé qui, joint à un abonnement au *Journal des Demoiselles*, formera des étrennes de la plus haute attraction. Editeur : Choudens fils, 30, boulevard des Capucines, pour la partition. Pour le journal : F. Thiéry, 48, rue Vivienne. — Signalons encore, pour le chant, la belle *Invocation* de Adrian Dahl, page poétique et mélodieuse d'un grand caractère. Editeur : L. Grus, place Saint-Augustin.

MARIE LASSAVER.



# CAUSERIE



AVEC quel plaisir on rentre dans son Paris lorsqu'on l'a quitté un certain temps, et comme on le trouve beau, même en cette saison brumeuse où le soleil est rarement là pour l'habiller de sa splendeur ! J'ai repris possession de mes rues, de mes magasins, je me suis assurée que la Seine coulait toujours entre nos palais avec le doux horizon où les arbres dépouillés font un voile aux villas luxueuses, depuis les Tuileries jusqu'à Passy, et bien plus loin encore ; j'ai contemplé les toits pointus de notre vieux Palais de Justice, les flèches aiguës de nos basiliques, puis, surprise au milieu de ma flânerie par le souvenir du devoir qui m'attendait au logis, je me suis demandé en prenant le chemin du retour : Que vais-je leur dire ?

Leur, c'est vous, mesdemoiselles, et si je suis embarrassée, ce n'est pas que les sujets fassent défaut, certes ! Il y en a trop, au contraire, et le choix est grand. Déjà bien des lettres nous sont parvenues au renouvellement de l'année, et dans bon nombre d'elles une demande se glisse, timide, confiante. L'une est pour le ménage ; l'autre, pour la toilette ; une troisième voudrait bien apprendre ceci ou cela. — Êtes-vous donc aimables, petites, de vous adresser à nous avec cet abandon, cette confiance et ce respect de la réponse obtenue !

Puisque nous sommes dans la saison des repas de famille et autres, nous allons encore parler de la table, si vous voulez bien cette fois ; le sujet est inépuisable si j'en crois le nombre des questions qu'il soulève. Ce n'est pas tout de manger, il faut le faire du mieux possible et les jeunes maîtresses de maison sont quelquefois bien embarrassées. Eh ! bien, pour les encourager, il est bon de leur dire que les vieilles le sont aussi quelquefois.

Voici, dès l'abord, une question épineuse qui se pose et dont la discussion l'an passé faillit me brouiller avec ma meilleure amie, tant nous y mettions d'ardeur l'une et l'autre.

Voici la chose :

En se rendant du salon à la salle à manger, qui doit ouvrir la marche ?

— Pas de doute, ma chère, disait l'amie, la maîtresse du logis passe la dernière afin de s'assurer que personne n'est oublié dans son salon.

Je répliquais :

— Elle doit passer la première afin de recevoir ses hôtes devant sa table.

— La place de chacun ne la regarde pas ; c'est l'affaire du mari ; celui-ci, avec un petit plan dans le creux de la main, a, pendant le quart d'heure de grâce, averti ses convives hommes de la place qu'ils occuperont, il les a présentés aux dames à qui ils doivent offrir le bras et qui seront leur voisine pendant le repas ; il se rend le premier à table et surveille l'installation de ses couples ; je ne comprends pas, ma chère, que vous discutiez ce principe.

— Mais, ma bonne, si vous avez un évêque, un général, un sénateur, vous le ferez passer le dernier alors, il attend debout son tour, et son tour est après celui de tout le monde.

— L'évêque y est habitué, me riposte l'amie, avec d'autant plus de vivacité qu'elle sent le point faible de son système. A l'église, son clergé le précède.

Je vous fais grâce de la suite de notre querelle et je résume, en vous engageant à vous conduire d'après les circonstances :

Si vous passez la première, entraînez aimablement votre société après vous, en donnant le bras à l'invité le plus considérable, en marchant seulement à ses côtés s'il est prêtre ; vous décidez-vous à passer après tous, causez avec assez de grâce et d'entrain avec celui qui attend debout à vos côtés, pour qu'il ne s'aperçoive pas qu'il attend ; il croira que le charme de ce qu'il vous disait vous a fait oublier vos devoirs de maîtresse de maison.

Encore une recommandation qui n'est pas toujours inutile : Si vous avez dans un grand dîner un prêtre, arrangez-vous de façon qu'on le sache à l'avance, les femmes s'entend, à cause de la toilette. Je me rappelle avoir été à un dîner de noces, quatre-vingts couverts ; il y avait quarante femmes, en robes de bal, et un prêtre. Les dames, non prévenues, entraient la bouche en cœur, les bras et les épaules nus, le sourire aux yeux ; et pas plus tôt entrées, la bouche devenait sérieuse, les yeux s'éteignaient et, si c'était possible, elles s'éclipsaient pour revenir du vestiaire affublées d'une mantille, d'un fichu, de n'importe quoi, qui n'arrivait pas à cacher leurs bras et qui gâtait tout l'ensemble du coup d'œil. Chacun fut mécontent : l'abbé, les dames, les maîtres de maison ; une petite indication eut épargné ce déboire à tous.

Qui doit-on servir en premier ? me demandent quelques-unes d'entre vous. Là aussi, la règle



n'est pas absolue; il me semble que le plus raisonnable est de s'arranger pour que chacun soit satisfait; pour cela on commence, je suppose, par la dame qui est à la droite du maître et le domestique continue par la droite. Le plat suivant, tout le contraire, on commence à gauche et on suit par la gauche; dans d'autres maisons, on commence par la maîtresse de maison pour la chair et par le maître pour les vins; ceci veut dire, je ne vous empoisonne pas, puisque je goûte le premier ou la première à ce que je vous offre.

Du reste, beaucoup de ces usages changent d'une année à l'autre; c'est ainsi que j'ai vu dans une maison très select, où l'on se tient scrupuleusement au courant, servir les légumes tantôt avant, tantôt après le rôti : cette année, c'était après; l'année prochaine, ce sera probablement avant. En résumé, il y a peu de règles absolues dans le savoir-vivre, et il ne peut pas y en avoir d'inflexibles; il faut connaître les habitudes les plus reçues et s'en arranger de son mieux avec discernement, sans servilité.

Et les baptêmes! voilà encore un sujet de questions inépuisables. Les jeunes marraines, fort préoccupées de l'importance de leur rôle maternel dans cette circonstance, nous demandent de leur venir en aide, et, par la même occasion, les parrains se font renseigner.

Que vous dire de positif? Ici, on s'en va deux par deux à l'église à travers les champs fleuris (si c'est la saison des fleurs), les cloches sonnent, le bedeau nous attend à la porte et M. le curé fait déshabiller le poupon pour suivre très exactement l'esprit de l'Eglise et verser l'eau sainte sans qu'il en coule dans les vêtements du petit chrétien. Là, une voiture commandée par le parrain vient prendre celui-ci, la marraine, la nourrice et l'enfant. Si c'est à Paris, c'est même la seule façon possible de procéder; si c'est à la campagne ou dans une petite ville, cette voiture révolutionne le quartier, et quand on descend à la porte de l'église, tous les gamins du pays vous y reçoivent. Le parrain et la marraine se présentent devant les fonts, la marraine à gauche; elle fera bien d'enlever ses gants et de n'avoir ni ombrelle ni manchon pour pouvoir ôter, sans gêne et sans lenteur, le bonnet, dégrafer et déboutonner manteau, robe, brassière, petite chemise; elle aura aussi un mouchoir bien fin pour essuyer la tête de son filleul, après que le prêtre y aura versé l'eau bénite. Puis on passe à la sacristie pour signer, et le parrain offre une boîte de dragées au prêtre en ayant soin d'y glisser son offrande, une pièce d'or, un billet de banque, un simple écu, suivant les moyens de chacun. Ce même parrain a mis dans la

voiture des sacs de bonbons ordinaires et un sac de *petits* sous qui vont servir aussitôt qu'on sortira de l'église. On confie ces projectiles à quelque jeune cousin ou neveu qui a soin de les jeter un peu loin pour écarter la foule, et cette distribution à la volée s'achève pendant que le héros de la fête et ses deux protecteurs remontent en voiture et s'éloignent promptement d'une bousculade qui n'a rien d'élégant ni de propre, s'il y a de la boue particulièrement. — Dans les grandes villes, cette partie du programme est supprimée; dans les petites, elle est agrémentée de quelques fantaisies locales qu'on connaît toujours à temps et auxquelles on se conforme de bonne grâce.

Il y a aussi la question des dragées et des cadeaux; elle est inquiétante pour la bourse du parrain, aussi faut-il user de discrétion lorsqu'il se conforme à l'usage, assez répandu, de faire demander à la marraine combien elle désire de boîtes. Généralement, ce pauvre parrain envoie également des bonbons à la jeune mère. Les boîtes sont envoyées le matin du jour du baptême et la marraine donnera une étrenne au porteur du cadeau.

Mais voilà que ces renseignements m'ont entraînée bien avant dans les colonnes réservées à cette Causerie, et je ne veux pas la terminer sans faire un retour sur le passé et des souhaits pour l'avenir; encore une année qui finit. Comme cela passe vite, douze mois! Il me semble que c'est hier que je vous présentais mes vœux, et voilà qu'ils sont déjà usés et qu'il en faut faire d'autres. Vous savez toutes, chères enfants, comme c'est difficile de souhaiter « la bonne année », c'est surtout à votre âge que cette formalité apparaît comme quelque chose d'insurmontable... Je vous avoue que j'éprouve le même embarras que vous. Quand je vous aurai dit : Mesdemoiselles, à cette date où une récapitulation s'impose, au milieu des plaisirs de ces derniers jours, trouvez une heure pour le recueillement intime, faites le compte de ce que vous avez reçu et donné pendant ces trois cent soixante-cinq jours; réjouissez-vous si vous avez plus donné que reçu, prenez de fortes résolutions et, en échange, je vous promets le bonheur paisible, la joie qu'on ne peut éteindre... Si je vous dis cela, vous répondrez : voilà onze ans qu'à pareille époque, notre chroniqueuse nous répète la même chose, « c'est un cliché ». Oh! pauvre moi! comme cette réponse prévue glace sur mes lèvres les formules les plus complètes et les plus raisonnables! Alors, je renonce aux phrases, et je vous dis tout simplement que je vous aime bien, que je vous veux heureuses et que je suis toute émue de vous le dire.

C. DE LAMIRAUDIE



## DEVINETTES

## Mots en croix

A EEEEEEE G H III J MNNNN OO PP SS T

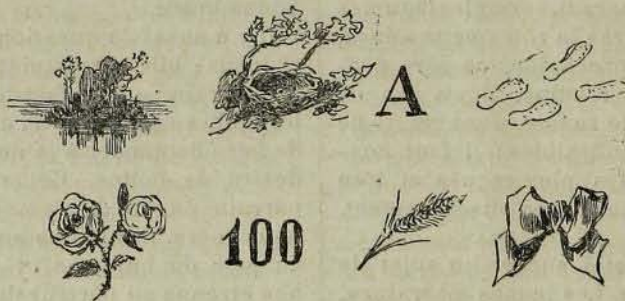
Avec les lettres ci-dessus, construire une croix selon la forme du modèle indiqué de manière à obtenir verticalement un nom féminin; horizontalement en haut, un nom masculin; en bas, un nom féminin et deux masculins.

(Deux Rieuses aux cheveux noirs.)

## Paroles célèbres

Par qui furent prononcées et à quelle princesse furent adressées les paroles suivantes : « Le purgatoire de Votre Majesté sera de coucher dans des draps de toile de Hollande ».

## Rébus



## Proverbe en deux parties

Les synonymes des mots suivants formeront, par leurs initiales, le commencement d'un proverbe :

Ordonnance. — Contrariété. — Pamphlet. — Ecolier. — Porto. — Chagrin. — Agir. — Problème. — Epoux. — Symbole. — Peine.

Les contraires des mots suivants formeront, par leurs initiales, la fin du proverbe :

Inquiétude. — Sortir. — Rien. — Clarté. — Inutile. — Long. — Honte. — Marteau. — Jour. — Aplomb.

(Une Amie des Ardennes.)



## Mots en écran

Sur le bord de l'écran :

Un département aimé de la France.

De gauche à droite :

Etoffe de soie. — Dans la mythologie. — Poisson. — Quadrupède du Nord. — Fleuve d'Asie. — Longue lance. — Où se célébraient les jeux olympiques. — Un des juges de l'enfer. — En Asie-Mineure. — Aux Anglais. — Théologien du 1<sup>er</sup> siècle. — Rivière belge. — Bois noir. — Mesure. — En Bretagne. — Au nord de la Grèce.

X Lettre commune à tous les mots et les finissant.

(Rose Martin.)

## Acrostiche simple

Avec les lettres suivantes, former sept mots français qui, par le choix de leur première lettre dans le sens vertical, formeront le nom d'un brave général :

ERE  
BIS  
IRA  
LES  
RAS  
NEE  
IRE

NOTA. — Dans les mots en trident proposés au Concours de décembre, la première ligne horizontale commence au quatrième point de la ligne verticale; il manque donc deux points à cette ligne, et la première ligne horizontale exprimée devient la seconde.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.